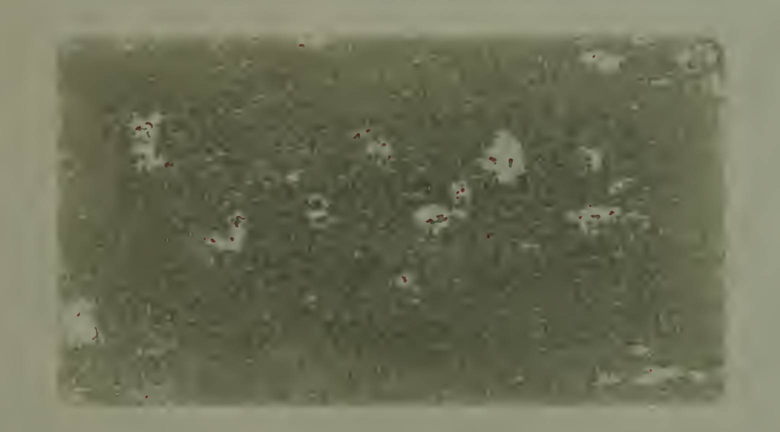


1844 — 94

NOCES D'OR

DE

L'INSTITUT DES SŒURS

DES

SAINTS NOMS de JÉSUS et de MARIE

A HOCHELAGA

RÉCIT DES FÊTES DE L'ANNÉE JUBILAIRE

DÉCEMBRE 1894 — DÉCEMBRE 1895

" Tu sanctifieras l'année cinquantième..
" et chacun reviendra dans son ancienne
" famille, parce que c'est le jubilé.

(LÉVITIQUE, XXV, 10-11).



MONTRÉAL

ARBOUR & LAPERLE, IMPRIMEURS-RELIEURS, 421, RUE SAINT-PAUL

1896

NOCES D'OR

DE

L'INSTITUT DES SŒURS

DES

SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE


Séminaire de Philosophie
MONTRÉAL



Les fondatrices

1844 — 94

NOCES D'OR

DE

L'INSTITUT DES SŒURS

DES

SAINTS NOMS de JÉSUS et de MARIE

A HOCHELAGA

RÉCIT DES FÊTES DE L'ANNÉE JUBILAIRE

DÉCEMBRE 1894 — DÉCEMBRE 1895

" Tu sanctifieras l'année cinquantième..
" et chacun reviendra dans son ancienne
" famille, parce que c'est le jubilé.

(LÉVITIQUE, XXV, 10-11).



MONTRÉAL

ARBOUR & LAPERLE, IMPRIMEURS-RELIEURS, 421, RUE SAINT-PAUL

1896



A

NOS ANCIENNES ÉLÈVES,

NOTRE HONNEUR

DANS LE CLOÎTRE ET DANS LE MONDE,

ET A

NOS ÉLÈVES ACTUELLES,

NOTRE JOIE ET NOTRE ESPÉRANCE

POUR L'AVENIR,

CE FIDÈLE RÉCIT

DE

NOS FÊTES JUBILAIRES,

ŒUVRE D'UN AMI DE NOTRE INSTITUT,

EST CORDIALEMENT DÉDIÉ

COMME GAGE DE NOTRE TENDRE AFFECTION.

Les religieuses des SS. NN. de Jésus et de Marie.





NOCES D'OR

DE

L'INSTITUT DES SŒURS

DES

SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE



I

Les origines de l'Institut.—Un demi-siècle après.—Messe d'actions de grâces à Longueuil.— Sermon et séance au couvent.— Fête à Hochelaga.

L'INSTITUT des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie a pris naissance dans la paroisse de Longueuil, et eut pour fondatrices Mlles Eulalie Durocher, Mélodie Dufresne et Henriette Céré. Animées du même désir, remplies du même zèle, ces pieuses filles s'étaient réunies le 28 octobre 1843, dans une modeste maison de ce village.

Là, sous l'œil de Dieu, elles s'étaient engagées à consacrer leur vie à l'enseignement de l'enfance et de la jeunesse. Leur dévoué curé, M. l'abbé Brassard, avait approuvé leur projet et promettait son concours généreux : les Oblats les avaient encouragées par leurs sages conseils, et Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, les avait bénies en reconnaissant l'opportunité de l'œuvre qu'elles entreprenaient. Humbles servantes de Dieu, se doutaient-elles de quelle immense famille elles allaient devenir les mères ?

Elles avaient revêtu un habit qui indiquait leur séparation du monde. Un saint religieux, le P. Allard, O. M. I., avait tracé leurs premiers règlements, et elles y conformaient fidèlement leur vie. Les parents ne tardèrent pas à leur confier leurs enfants. Quelques compagnes se joignirent à elles, demandant la faveur de partager leurs travaux. Les paroissiens de Longueuil, touchés de leur dévouement et reconnaissants du bien qu'elles opéraient parmi eux, se firent un devoir de les aider dans cette pieuse entreprise, et, grâce à leur générosité, dès le mois d'août 1844, la jeune communauté quittait l'étroite demeure qui avait été son premier cénacle, et prenait possession d'une maison plus vaste qui s'appela : le couvent.

Evidemment, Dieu voulait cette œuvre et la bénissait. Elle comptait à peine une année d'existence, et



Maison de fondation



Couvent de Longueuil

les fondatrices se voyaient avec quatre novices, six postulantes, trente-trois élèves pensionnaires et soixante externes.

Il fallait maintenant que l'Eglise les reconnût officiellement et leur donnât son auguste consécration. Le huit décembre, fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, fut choisi pour cet acte important, et nul jour ne pouvait mieux convenir à une congrégation toute vouée à la gloire de Jésus et de sa Mère. Ce fut, dans l'ancienne église du village, une touchante cérémonie. Mgr Bourget s'était rendu à Longueuil pour la présider, heureux de tout ce qui venait de se passer depuis quatorze mois, le cœur rempli d'espérance pour l'avenir. Le peuple accourut en foule pour être témoin d'un spectacle qu'il ne lui avait pas encore été donné de contempler.

Tout le personnel du couvent, sœurs et élèves, était là. Le vénérable évêque de Montréal célébra les saints mystères. Le R. P. Guigues, oblat de Marie-Immaculée, devenu plus tard le premier évêque d'Ottawa, fit le sermon, qui, malheureusement, n'a pas été conservé ; puis, les fondatrices du nouvel institut : sœur Marie-Rose (Eulalie Durocher), sœur Marie-Madeleine (Henriette Céré), et sœur Marie-Agnès (Mélodie Dufresne), prononcèrent au pied de l'autel, et conformément au cérémonial approuvé par Mgr

Bourget, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Leur âme, on le conçoit, surabondait de joie. En quittant le temple, elles emportaient comme gage d'espérance et de force, les paroles que le pontife leur avait adressées : " Croissez et multipliez-vous, " mes chères filles, car vous êtes des vases d'élection " destinés à aller porter au loin la gloire des saints " noms de Jésus et de Marie. "

***

Cinquante ans ont passé. Les pieuses fondatrices sont disparues. Sœur Marie-Rose, la mère et la première supérieure de l'institut, mourut cinq ans après sa profession. L'humilité et la mortification, l'esprit de pauvreté, la fidélité au devoir, le courage dans les épreuves, une tendre dévotion envers la sainte Eucharistie et la Vierge immaculée, un amour maternel pour l'enfance, furent les traits caractéristiques de sa vie.

Sœur Marie-Agnès, son amie de cœur, vécut jusqu'en 1881, et laissa à sa communauté le souvenir d'une carrière toute de dévouement et d'abnégation, sanctifiée par la prière et la pénitence.

Sœur Marie-Madeleine atteignit sa quatre-vingtième année, et le 9 janvier 1885, alla rejoindre au ciel ses deux bien-aimées compagnes.

Mais qu'est devenu l'humble couvent de Longueuil? Les vœux et les espérances du saint évêque Bourget ont été réalisés. En 1855, dans son livre sur les *Servantes de Dieu en Canada*, M. de Laroche-Héron écrivait : " La communauté des sœurs des Saints " Noms de Jésus et de Marie compte déjà cinq établis- " sements ou missions relevant de la maison-mère fixée " à Longueuil, et, à la fin de l'année 1853, on y voyait " quarante-neuf professes, quatorze novices ou postu- " lantes, trois cents élèves pensionnaires ou demi- " pensionnaires, et quatre cent cinq externes. Un pareil " résultat, après neuf ans d'existence, fait le plus magni- " fique éloge de la générosité des Canadiens, en même " temps qu'il prouve que l'institut de Longueuil est " doué de cette vitalité dont Dieu récompense les " œuvres utiles à sa gloire."

Et maintenant, pour l'honneur de l'Eglise et de notre patrie, l'institut compte quarante-sept établissements disséminés dans l'Amérique du Nord : au Canada, en Orégon, en Californie, dans les Etats de New-York et de la Floride, et plus de sept cents religieuses donnant l'instruction à treize mille enfants. Quel développement merveilleux, et comment ne pas y reconnaître l'intervention du ciel !

***

L'année 1894 amenait pour l'institut le cinquantième anniversaire de sa fondation ; les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, écoutant la voix de leur cœur voulurent la consacrer tout entière à la joie et à l'action de grâces. Elles sentaient le besoin de remercier le Seigneur de la protection dont il les avait entourées, de revenir sur le chemin parcouru, et de se rappeler les jours anciens. N'est-il pas écrit dans nos saints Livres : " Tu sanctifieras l'année " cinquantième... et chacun reviendra dans son " ancienne famille, parce que c'est le jubilé...? " (1) Anciennes élèves, bienfaiteurs, amis applaudirent à ce projet, et nous dirons bientôt comment ils travaillèrent à en assurer la réalisation.

Longueuil avait été le berceau de l'institut ; c'est là que se célébra, le 8 décembre 1895, la première fête de ses Noces d'Or.

Elle eut lieu dans la chapelle du couvent, cette chapelle que sœur Marie-Rose elle-même avait fait construire en 1847, et si chère, pour cette raison, à toute la famille des Saints Noms de Jésus et de Marie. Elle était belle à voir dans la radieuse parure que lui avait faite la piété filiale, avec les lierres, les roses et les lis d'or dont on l'avait ornée. M. l'abbé Adam,

---

(1) Lev. XXV, 10-11.

curé du Sacré-Cœur, à Montréal, et supérieur ecclésiastique de la communauté, chanta la messe. L'autel, où il célébra, est conservé comme une relique précieuse et un souvenir des premiers jours, puisqu'il est l'œuvre du P. Telmon, oblat de Marie, le directeur spirituel de sœur Marie-Rose, l'inspirateur de sa vocation. La chasuble dont il était revêtu avait été brodée, un demi-siècle auparavant, par sœur Marie-Agnès. La communauté de Longueuil, toutes les dignitaires, une députation de la maison-mère d'Hochelaga, plusieurs sœurs Grises de l'hospice de la paroisse, des amies, parmi lesquelles, au premier rang, était Mme Lussier, ancienne élève et bienfaitrice insigne de l'institut, remplissaient la nef. Au milieu des conseillères,on voyait mère Véronique du Crucifix, qui avait été témoin de la cérémonie du 8 décembre 1844. On devine aisément l'émotion qui remplissait toutes les âmes. Quelles prières ferventes montèrent alors vers le Seigneur pour les mères, les sœurs, les amis défunts et les milliers d'enfants de la famille religieuse !..... prières de reconnaissance pour les bienfaits reçus, de supplication pour la persévérance dans la voie du devoir. Il y avait dans cette fête quelque chose de doux, d'émouvant, de pieux, de fortifiant qu'on ne saurait rendre.

Cette fois, comme il y a cinquante ans, ce fut un fils

de Mgr de Mazenod qui prêcha, et nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici tout son discours. On lira avec profit ces éloquentes pages, bien propres à accroître dans les cœurs l'amour de Jésus et de Marie immaculée, et qui tracent à la femme chrétienne le rôle qu'elle est appelée à jouer au milieu de la société.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous.

(CANT. IV, 7).

Mes Sœurs,

Ce qui nous distingue, ce qui nous caractérise, ce qui est la marque indélébile que nous sommes faits à l'image de Dieu, que nous portons en nous un principe qui n'a rien de commun avec la matière, c'est la faim et la soif que nous ressentons pour le beau, pour le vrai, pour le bon, pour l'idéal. En vain notre corps nous accable de son poids, en vain la nature nous recouvre de ses misères et de ses obscurités, nous brisons à chaque instant la couche ténébreuse, nous relevons la tête, et, à travers toutes les poussières qui tourbillonnent, nous cherchons le divin aliment dont le besoin nous tourmente. Heureux ceux qui ne prennent pas leur parti des déceptions qu'ils rencontrent, qui ne tombent ni dans le découragement, ni dans le pessimisme, qui tiennent toujours leur tête levée, qui, partout et en tout, poursuivent l'idéal, l'idéal en beauté, l'idéal en bonté, l'idéal en pureté, l'idéal en justice et en vérité, l'idéal en générosité et en dévouement ? Heureuses les âmes qui s'envolent chaque jour vers ces nobles choses et s'efforcent

de les atteindre, de se les assimiler, d'en faire le tissu de leur existence ! Oh ! quelle joie ! quel tressaillement lorsque le voile des ténèbres s'enlevant, l'infiniment beau, l'infiniment bon se déploiera librement sous leur regard, qu'elles le saisiront, qu'elles l'étreindront, qu'éternellement elles s'en iront au sein de ses merveilles de découvertes en découvertes, de ravissements en ravissements ! Ce sera le ciel, ce sera le rassasiement toujours complet, toujours nouveau. Sur la terre, nous n'avons que des fragments, des étincelles : ces étincelles, ces fragments suffisent à maintenir devant nous le divin Soleil, à entretenir dans nos cœurs le feu sacré, voilà tout.

Un jour, cependant, Dieu voulant nous permettre de nous le représenter sous une forme visible, les cieux s'entr'ouvrirent et l'idéal apparut : il apparut dans un homme et dans une femme, le premier homme et la première femme des siècles nouveaux qui commençaient : Jésus et Marie ; Jésus, la splendeur éblouissante revêtue de la nature humaine la plus parfaite qui fut jamais ; Jésus, le plus beau des enfants des hommes, que des multitudes suivaient des journées entières, suspendues à ses lèvres, perdues dans le rayonnement de son noble visage ; Marie, la Vierge incomparable, la Mère unique, toute blanche et toute immaculée, de qui nous chantons, depuis dix-neuf siècles : " *Tota pulchra es* ", — " Vous êtes toute belle, " ô Vierge, vous êtes toute belle, ô Mère, et en vous, il n'y a pas " la moindre tache. "

Il y a cinquante ans, à pareil jour, et dans cette maison, naissait une congrégation enseignante, c'est-à-dire qui se destinait à instruire et à élever, par conséquent, à former des jeunes âmes au culte de l'idéal. Et, pour mieux accentuer le caractère spécial de son œuvre, cette congrégation se plaçait sous le vocable de Jésus et de Marie ; elle arborait, comme un drapeau, au-dessus de son berceau, les deux noms qui désignent en ce monde, toute beauté

et toute bonté. A-t-elle été fidèle à son point de départ ? Le drapeau de l'idéal a-t-il flotté sur elle et ses nombreuses élèves pendant ces cinquante années ? Tout à l'heure, je répondrai à cette question. Auparavant, que je vous parle de celle que vos fondatrices vous ont donnée pour patronne et titulaire, et dont nous célébrons l'Immaculée Conception. Afin de mieux faire ressortir ce qu'elle est, rappelons d'abord ce que nous sommes.

On a dit que nous naissons bons, que c'est le monde qui nous rend méchants. C'est une grave erreur. Nous ne devenons pas méchants, nous naissons méchants. Sans doute, le monde peut contribuer à augmenter le mal ; l'éducation, le milieu, les compagnies que l'on fréquente, tout cela n'y contribue que trop : témoins les anathèmes que Notre-Seigneur a portés contre le scandale. Mais l'influence du monde serait moins désastreuse si le germe du mal n'existait pas déjà ; la foi et l'expérience l'attestent.

Notre-Seigneur établit un parallèle entre nos pères de la terre et le Père que nous avons au ciel, et il dit : “ Quel est celui d'entre “ vous qui, si son enfant lui demande du pain, lui donnera une “ pierre, et s'il lui demande du poisson, lui donnera un serpent ? “ Eh bien ! si vous, qui êtes méchants, vous n'avez pas le cœur de “ refuser à vos enfants des biens qui ne vous appartiennent pas, “ combien plus votre Père céleste donnera-t-il à ceux qui l'invo- “ quent ? ”

“ Vous, qui êtes méchants, ” si quelqu'un le sait, c'est lui, car nul ne connaît mieux que lui ce qu'il y a dans le cœur de l'homme. Voici, de son côté, ce que l'expérience déclare par la bouche d'un médecin célèbre: “ En général, l'enfant préfère le mal au bien parce “ qu'il satisfait davantage sa vanité et qu'il y trouve plus d'émo- “ tion. Il savoure avec délice la torture des animaux, et savourerait “ avec le même délice celle de ses semblables, s'il n'était retenu par “ la crainte. ”

Nous naissons méchants. Nous ne devenons bons qu'à force de soin, qu'à force de culture. Nous naissons comme au fond d'un abîme, et ce n'est qu'à l'aide de mille bras tendus vers nous que nous parvenons à en sortir. Quelle est la raison de cette étrange situation ? Fils d'un Dieu bon, pourquoi tant de misères ? D'où vient ce mal qui vicie la racine de notre être, qui enveloppe notre âme comme d'une sorte de robe empoisonnée, que nous mettons toute notre vie à déchirer, sans en venir jamais complètement à bout ? Je remonte de siècles en siècles, de générations en générations, et toujours j'aperçois devant moi le même désordre. Il y a deux mille ans, il y a trois mille ans, il y en a quatre mille, l'histoire en témoigne, les hommes naissaient ce qu'ils naissent aujourd'hui. A force de remonter, j'arrive au premier anneau de cette longue chaîne de générations et je me trouve en présence de deux êtres: la créature et le Créateur, l'homme et Dieu. La source du mal doit se trouver dans l'un ou dans l'autre. Dans lequel ? Est-elle en Dieu ? Est-ce Dieu qui a organisé la nature humaine de cette façon ? Est-ce lui qui l'a imprégnée de mal, d'ignorance, de concupiscence, de soucis, de chagrins, de maladies, d'infirmités ? Evidemment non, ce serait un blasphème de le penser. Et c'est probablement parce qu'il le pensait,—et il le pensait pour s'être égaré à ce point culminant de notre histoire,—que quelqu'un, qui n'était pas le premier venu, a osé dire dans notre siècle : "Dieu, c'est le mal." Non, Dieu, c'est le bien, le bien suprême, le bien idéal ; entre lui et le mal, il y a répulsion violente ; par conséquent, il serait incapable de le faire : et il l'eût fait, il l'eût créé de ses propres mains, s'il l'avait déposé à la source de notre vie. Ce qu'il a fait, le voici: il a créé le premier homme bon, il l'a revêtu d'innocence, de lumière et de droiture, et l'a constitué chef de sa race avec le redoutable pouvoir de lui transmettre sa déchéance si, par sa faute, il se dépouillait de ce qu'il venait de lui accorder si généreusement.

Vous savez ce qui est arrivé. Le premier homme est tombé ; il est tombé de toute la hauteur où Dieu l'avait élevé. Cette chute eut un retentissement immense ; elle bouleversa la source de vie qu'il portait en lui ; et cette vie, au fur et à mesure qu'elle s'est mise à circuler de générations en générations, a entrainé avec elle le mal qui lui avait été communiqué. Ce mal qui est en nous et autour de nous, c'est l'homme qui en est le père, c'est lui qui l'a introduit dans le monde. Quelle responsabilité et quel mystère !

Le mystère n'est pourtant pas si obscur que nous n'y découvrions des lueurs. La faute, le péché est un acte ; c'est l'être lui-même qui agit, qui se meut,— soit l'âme, soit le corps,— et qui, en agissant et en se mouvant, reçoit et garde la trace et comme la cicatrice de son mouvement. Lorsqu'un volcan entre en éruption, n'en est-il pas le premier la victime ? Ces laves qu'il lance le rongent insensiblement et impriment à sa surface des cicatrices profondes dans ces sillons noirs et fumants qu'elles creusent dans le sol. De même des éruptions du mal dans un être : il y laisse son empreinte, il y creuse son sillon. Et plus l'acte, plus la faute se renouvelle, plus la cicatrice, plus le sillon va s'agrandissant. D'où il résulte que faire mal, c'est se faire du mal, c'est désorganiser son âme et son corps. L'âme d'abord est atteinte dans son intelligence qui perd de sa pénétration, dans sa mémoire qui diminue, dans sa volonté, qui s'incline et se déprave, dans sa sensibilité, qui se pervertit. Le corps ensuite, dans son système nerveux qui s'ébranle et se débilite, dans toute sa chair, où le péché imprime des stigmates invisibles qui se traduisent bientôt dans les traits du visage, et y composent cette physionomie louche, honteuse, tourmentée, accusatrice publique des secrets de la conscience.

Or, le péché passe comme acte, mais il demeure comme état, comme désordre, comme cicatrice. Adam ne nous lègue donc pas, avec son sang, sa faute proprement dite, laquelle n'a duré que

deux ou trois minutes ; il nous lègue le désordre qui l'a suivie : il nous dépouille de l'innocence et de la droiture, et nous donne à la place l'ignorance et la concupiscence ; à la place, les soucis, les chagrins, les maladies, les infirmités, la mort. Et encore, ce n'est pas là ce qui constitue le péché originel, ce n'en sont que les effets et les signes. Ce qui le constitue, c'est l'éloignement de Dieu. l'aversion pour Dieu, la rupture avec Dieu, le foyer de toute lumière, de toute vie, de toute bonté. Voilà pourquoi nous naissons méchants : nous sommes séparés par le péché originel du foyer de toute bonté ; voilà pourquoi notre existence doit s'employer à sortir de l'abîme, à échapper aux étreintes du mal, à remonter vers le divin foyer, à remonter vers l'idéal.

En Marie, rien de semblable. Au moment où le sang d'Adam pénétrait dans ses veines, une main attentive lui enlevait tous les germes mauvais dont il l'avait chargé. Il entra pur comme à l'origine, lorsqu'au contact du souffle que Dieu lui envoyait, il se mit en mouvement dans le corps du premier homme. Entrant à son tour dans un milieu si bien disposé, l'âme de Marie ne put que s'épanouir sous l'action de cette bonté native, augmentée de toute celle que Dieu lui prodiguait pour en faire la mère de son Fils. Marie est née bonne, entièrement bonne ; jamais, à aucun instant de son existence, cet instant n'eût-il que la durée d'un éclair, le péché n'a eu de prise sur elle, péché originel, péché actuel, péché véniel. Jamais, jamais ! "A cause de l'honneur dû à "son Fils," dit saint Augustin. et, avec lui, toute l'Eglise," il ne saurait être question de Marie toutes les fois qu'il s'agit du péché."

Aussi, pareille à un beau lis au milieu des épines, elle s'élève parmi nous, qui sommes flétris dès notre naissance, et se détache, blanche et immaculée, sur ce fonds de corruption qui recouvre la nature humaine. Les eaux du mal nous ont submergés comme dans un déluge dont le déluge matériel ne fut que la figure ; mais

sur ces flots sinistres qui ont noyé nos âmes, quelle est donc cette arche qui flotte superbe et magnifique ? C'est elle, c'est Marie ! De son sein sortiront la résurrection et la vie, l'innocence et la bonté, qui renouvelleront la face de la terre. L'eau n'est pas seule à combattre contre nous, le feu aussi nous attaque, des flammes malsaines consument nos cœurs. Quel est cet objet debout dans l'incendie ? Les flammes l'environnent, les flammes serpentent à travers ses branches, actives, dévorantes, et il n'en souffre pas, il n'en devient que plus brillant. Qu'est-ce ? C'est le buisson ardent, c'est Marie veux-je dire, que la concupiscence entoure de toutes parts, sans qu'aucune de ses étincelles puissent ternir sa pureté. Et cet autre prodige, que signifie-t-il ? La terre, brûlée de ses feux maudits, gémit dans la sécheresse et la stérilité. Fendue, crevassée en tous sens, elle réclame la rosée du ciel. La rosée ! la voici fraîche et limpide. Seulement, elle est concentrée sur cette blanche toison d'agneau étendue sur le sol. Gédéon s'approche, il l'enlève, et les gouttelettes rafraîchissantes ruissellent à l'entour sur les brins d'herbe altérés. Cette blanche toison d'agneau, c'est encore Marie, c'est toujours Marie inondée de grâces, pendant que le genre humain se désole dans la misère la plus profonde, et que, tourné vers elle, il crie par toutes ses voix : "*Rorate, cœli, desuper.*"

Vous avez compris que, par ces images, Dieu a voulu nous donner une idée de la beauté et de la bonté de Marie. L'Église, seule interprète authentique de la divine parole, les a expliquées dans ce sens, avec les Pères et les Docteurs, avec les fidèles eux-mêmes, en déclarant que, comme un lis au milieu des épines, comme l'arche sur les eaux du déluge, comme le buisson ardent et la blanche toison de Gédéon, Marie est une créature à part, une créature privilégiée, exempte, dès sa conception, de la tache du péché originel, exempte, dans le reste de sa vie, de toute tache, l'idéal de la beauté, de la bonté, de la pureté : "Vous êtes toute belle, ô

" Vierge, vous êtes toute belle, ô Mère, et en vous il n'y a pas la " moindre tache."

Telle est celle que vos fondatrices vous ont donnée pour patronne et titulaire, tel est le foyer d'idéal qu'elles ont placé devant vous. Cinquante ans se sont écoulés depuis : vous en êtes-vous inspirées, vous et toutes celles qui vous ont précédées ? avez-vous été fidèles à la pratique du beau, du vrai, du bon en tout ? Le drapeau qui abritait votre naissance a-t-il continué d'abriter vos développements ? C'est la réponse que je vous ai promise. Vous avez commencé par écarter les obstacles qui pouvaient gêner votre essor. Par le vœu de pauvreté, vous avez renoncé à tous les biens extérieurs, à toutes ces attaches qui retiennent tant d'âmes dans le terre-à-terre, et les empêchent de prendre leur vol vers les hauteurs ; et vous vous êtes tournées vers le bien idéal, Dieu. Par le vœu de chasteté, vous avez renoncé à tout partage de votre cœur et de ses affections avec la créature, et fermé vos yeux à ces fragments, à ces étincelles de beauté et de bonté qui en séduisent tant d'autres, et vous vous êtes tournées vers la beauté, vers la bonté idéale, Dieu. Par le vœu d'obéissance, vous avez renoncé à tout mouvement propre de votre volonté, vous l'avez soustraite à ces caprices, à ces oscillations qui dévorent la plupart des volontés, et vous vous êtes tournées vers la volonté de Celui qui ne s'égare jamais, qui toujours conduit au vrai, au bien, au beau, à Dieu. Voilà ce que vous avez commencé par faire. Le monde qui parle si souvent de ce qu'il ne sait pas, s'imagine que vous êtes des esclaves chargées de chaînes. " Oui," s'écrie sainte Thérèse, qui s'y connaissait, " nous sommes des esclaves, mais des esclaves " d'amour, les esclaves de Dieu. Nous n'avons d'autre maître que " Dieu. C'est lui qui est notre trésor, c'est lui qui est notre amour, " c'est lui qui est notre supérieur. Quant aux chaînes, les chaînes des " passions et des fantaisies, les chaînes de la mode et de l'opinion, les

" chaînes de toutes les tyrannies du monde, nous les avons sous " nos pieds, elles sont brisées, nous sommes libres comme jamais " vous ne le serez, vous qui nous plaignez."

Ainsi libres, ainsi dégagées des obstacles, vous vous êtes consacrées à votre œuvre : l'instruction, l'éducation, la formation morale des jeunes filles, et par celles-ci, qui deviennent plus tard des femmes, la formation, la régénération de la famille et de la société. Car qui tient la femme tient tout dans le monde. Rien n'égale l'influence qu'elle exerce, comme jeune fille d'abord sur ceux qui l'approchent, ensuite, comme épouse et comme mère, sur son mari et ses enfants. Elle a été l'instrument dont la Providence s'est servie pour régénérer les vieux Romains et civiliser les barbares. Quelle pléïade de femmes admirables pendant les six premiers siècles de notre ère ! C'est de leurs mains que sont sorties nos nations modernes ; et si, à l'heure qu'il est, il y a au sein de l'humanité de la douceur, de la compassion, du dévouement, s'il y a de la retenue, du respect, de la pudeur, c'est à elles que nous le devons. C'est la femme qui nous a perdus, c'est elle qui nous a sauvés et qui continuera de nous sauver. Qui la tient par l'instruction et par l'éducation, tient donc tout pour le bien comme pour le mal. Pendant ces cinquante ans, vous vous êtes appliquées à la former pour le bien, vous avez été les auxiliaires dévouées de l'Eglise dans ce grand œuvre. Vous avez eu à souffrir, vous avez eu à mourir. Que voulez-vous ? C'est la loi. Rien de grand ne s'accomplit sans effusion de sang, le sang de l'âme ou le sang du cœur. Pour que le grain de blé se transforme en épi, il lui faut mourir. Pour que Jeanne d'Arc devînt l'héroïne si pure et si touchante que l'on songe à canoniser, il lui fallut passer par la prison et par le bûcher. Pour que Marie Stuart entrât dans l'histoire, avec son auréole au front, il lui fallut passer par la prison et par l'échafaud. Et pour que la jeune fille sorte de vos mains formée

et disciplinée, initiée au devoir, ancrée dans le devoir, sachant que la vie n'est pas une partie de plaisir, mais un devoir, il vous faut mourir, il faut vous dépouiller de la vieille nature et revêtir la nouvelle, la nature idéale. L'avez-vous fait ? Avez-vous réussi ? Mes Sœurs, je vous parle en prêtre et dans la chaire de vérité ; je vous ai vues de près, j'ai vu de près vos élèves ; j'en ai vu d'autres. Voici le dernier mot de ma réponse : — Vous êtes dans la bonne voie ; continuez, Dieu est avec vous. J'ouvre la Bible et j'emprunte ces paroles : " Je serai pour Israël comme une rosée, " dit le Seigneur, " il germera comme le lis, et sa racine poussera " avec force, ses branches s'étendront, sa gloire sera semblable à " l'olivier, il répandra l'odeur de l'encens. On viendra se reposer " sous son arbre, et ceux que cet ombrage aura vivifiés, renaîtront " comme le blé et germeront comme la vigne." Ces paroles contiennent votre histoire pendant cette moitié de siècle. Oui, la rosée du ciel est descendue sur vous ; car cet Israël, c'est vous ; ce lis, cet olivier, ces branches qui s'étendent, cette odeur d'encens qui embaume, c'est vous ; et ceux qui se reposent et se vivifient à votre ombre, ceux qui renaissent et qui germent comme le blé et comme la vigne, ce sont ces innombrables élèves que vous avez éclairées, fortifiées, armées, qui sont devenues des femmes, des épouses et des mères, qui sont devenues des chrétiennes et des élues, et dont plusieurs sont entrées dans vos rangs. Que tout l'honneur en revienne à Jésus et à Marie qui vous ont inspirées et soutenues, dont la bannière a flotté sur vos têtes pendant ces cinquante années. Mais en même temps, soyez fières,—il vous est permis de l'être, — fières d'avoir marché sur les traces de vos fondatrices, fières d'avoir contribué à enraciner dans l'Eglise une jeune congrégation, fières d'avoir servi l'idéal du plus pur de vos sentiments et de votre activité.

Et maintenant, que je ne vous arrête plus. Vous êtes accourues

en grand nombre pour vous retremper au berceau de votre congrégation en renouvelant vos vœux. Renouvelez-les avec l'esprit qui vous animait au jour de votre profession, avec celui qui animait vos devancières et vos fondatrices. J'ouvre encore la Bible et j'y emprunte ces dernières paroles : " J'entends une voix de " joie et une voix d'allégresse, la voix de l'épouse et la voix de " l'époux, la voix de celles qui chantent : Louez le Seigneur parce " qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. J'entends la " voix de celles qui portent leurs vœux dans sa maison. " Ces voix, ce sont les vôtres, ce sont aussi les voix de Jésus et de Marie. Déposez vos vœux entre leurs mains, continuez d'être fidèles à leurs inspirations, et bientôt, le voile qui vous sépare se déchirant, les misères, les obscurités disparaissant, vous entrerez à plein vol dans l'éternelle beauté et dans l'éternel amour.

***

Le sermon terminé, toutes les religieuses, à genoux et un cierge à la main, renouvelèrent les saints engagements de leur profession, et chantèrent ensemble le *Magnificat*.

***

Dans l'après-midi, vers les quatre heures, eut lieu, dans la grande salle du couvent, une séance tout intime, dont l'objet était d'évoquer les pieux souvenirs des origines de l'institut. Les élèves y jouèrent avec une grâce charmante, une opérette intitulée : *Les Noces d'Or*, composée pour l'occasion. Voulant faire



31 Intérieur de la chapelle du couvent de Longueuil

l'éloge des vénérées fondatrices, elles laissent parler leur cœur. La discussion s'engage entre les petites et les grandes ; puis, se sentant impuissantes à louer dignement leurs illustres mères, elles appellent les anges à leur secours. Soudain, pendant qu'elles prient, trois esprits célestes apparaissent à leurs regards : ce sont eux qui vont parler. L'un, ange gardien de sœur Marie-Rose, raconte les consolations qu'il a éprouvées et les merveilles de grâces dont il a été témoin dans l'exercice de sa douce mission ; l'autre, brûlant séraphin, invite l'auditoire à imiter l'amour ardent et la générosité de sœur Marie-Agnès envers le Dieu du Calvaire ; le troisième loue le dévouement de sœur Marie-Madeleine pour l'instruction des enfants et particulièrement des pauvres. Tous trois répondent avec bienveillance aux questions parfois indiscrètes des jeunes élèves, et disparaissent en entonnant un hymne au Seigneur. Les enfants chantent aussi, et voici que les anges se montrent de nouveau, mais éclatants de lumière, et ayant à leurs côtés les heureuses fondatrices, qu'ils couronnent sous les regards de la Vierge immaculée. Cette vision du ciel ne dure qu'un instant ; la fumée du feu de Bengale ramène vite les spectateurs à la réalité.

Voilà le résumé de cette composition des *Noces d'Or*, œuvre de l'imagination et du cœur, sans

aucune prétention artistique, mais qui enchanta tous ceux qui l'entendirent.

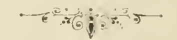
Après la séance, les religieuses venues d'Hochelaga retournèrent à leur couvent, où la pieuse fête devait se continuer le lendemain.

Elle s'y continua, en effet, et fut belle et touchante, comme celle de Longueuil l'avait été la veille : une vraie fête de famille avec tous les charmes dont la vie religieuse a le secret. Il y eut encore messe d'actions de grâces, rénovation des vœux, joyeux chants de circonstance, et la parole du Psalmiste était sur toutes les lèvres comme dans tous les cœurs : " Qu'il est " bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensem- " ble : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare* " *fratres in unum* (1). "

L'anniversaire de la fondation de l'institut avait donc été dignement célébré. Mais ce n'était encore que l'aurore de la fête projetée et désirée, et les cœurs se portaient déjà vers les grands jours qui devaient luire au mois de juillet 1895.

---

(1) Ps. CXXXII, 1.





II

Aux élèves de langue anglaise. — Un article de journal.— Historique de l'Institut.

Un grand nombre d'élèves de langue anglaise, canadiennes ou américaines, ont fréquenté les divers pensionnats des Saints Noms de Jésus et de Marie depuis cinquante ans. Nous reproduisons ici, pour elles, l'intéressant article paru dans le *Catholic Record* de London, Ont., et dû à la plume de Mlle Kilroy. Il nous semble avoir sa place marquée à cet endroit de notre récit.

CANADIAN WOMEN OF THE PERIOD.

We have come here to-day to honor the name, the labor and the success of the Community of the Holy Names of Jesus and Mary. The latin poet has said : " The noblest principle is the public good." Such is the principle underlying the foundation of

your community. In the history of our own times no more potent force for public good can be found than catholic education, and in a particular manner, conventual education ; " On the cultivation of the mind of woman depends the wisdom of man," says Sheridan.

A little more than fifty years ago, the late bishop Bourget of Montreal, with loving confidence in God, determined to increase the educational facilities of his cherished people, by giving them an increased number of religious teachers. The hour brought a faithful soul to glorify the Master in the person of a pious French Canadian girl, Miss Eulalie Durocher. There were powerful elements in her character : zeal, devotion and self-sacrifice to the voice of conscience, which she affirmed, called her to the work of catholic education. Tried by the heat of a brother's opposition to the undertaking ; wounded at heart to bid adieu to an aged father who demanded a daughter's care ; weary with a severe test in opposition to her yearnings, she consulted with, and obeyed the voice of her director, Rev. Father Telmon O. M. I. who felt inspired to organize herself and two companions, Miss Mélodie Dufresne and Miss Henriette Céré, into a religious Community. He did so, and sent them to Longueuil, where Rev. Father Honorat was superior of the Oblates, and Father Honorat himself became the first superior, and Rev. Father Allard, O. M. I., first chaplain, novice master and teacher of the young Community.

The novitiate was made, the year of probation passed, and first vows were pronounced by the trio of *religieuses* on december 8 1844 ; and, on August 15 1846, final vows.

They are known as Mother Mary-Rose, Sister Mary-Agnes and Sister Mary-Magdalene.

We presume to write thus briefly of the women who founded the Community of the Holy Names.

We shall see how the growth of the mustard seed will be a marvel until the end of time.

The constitutions and rules adopted by the infant Community were received from the Sisters of the Holy Names in France. The rules were revised and modified to meet the requirements of the new sisterhood ; the habit and name were also imported from France, with the approval and benediction of the Ordinary of Montreal diocese.

The Community's life-work was now commenced. In retrospection we see those three weak women, vessels of election, praying, toiling and suffering ; a small house, the boarding school, meagre fare for the pupils ; the economy of necessity oftentimes making the community dinner little more than herbs seasoned with divine love.

Ah ! what a *Te Deum* resounded throughout the poor and primitive chapel when two other novices made their vows ; their names in religion were Sister Theresa of Jesus and Sister Veronica of the Crucifix.

In the first decade of its existence, the Community met with a severe loss in the death of Mother Mary-Rose ; but it pleased God that the noble work she inaugurated should go on, winning new friends, new sisters, and new missions.

Laborers were called for at home, in our sister Provinces, and in the United States. On the banks of the St. Lawrence, and of the Detroit ; from the beautiful Hudson to where the waters of the Red River mingle with the Assiniboine ; from Lake Huron to the Golden Gate of the Pacific ; from the Keys of Florida to Oregon and the new State of Washington. academies are founded, parochial schools are taught, provinces of the Community, with parent and minor houses are permanently established. In Quebec, not only at Longueuil and Belœil, but at St. Lin, St. Hilaire, St.

Timothy, Beauharnois, Verchères, and St. Roch, as well as the important historical event of removal of the Mother House from Longueuil to Hochelaga in 1860. This change was largely due to the munificence of the late Mr. Simon Valois who donated a chapel and a superb site for an academy and novitiate.

Ontario, Oregon, Washington and California, Florida and New York, Michigan and Manitoba have representatives here to-day. Yes, forty-seven houses are represented ; seven hundred and twenty-seven professed nuns and seventy-two novices. We may pause and murmur, "*Requiescant in pace*," with a benediction on their memory, for *one hundred and ninety-two* pure souls gone to the eternal sunshine of God's presence.

The work of education to which the Sisters devote their lives is divided into three departements : the academy with its rudimentary and superior education ; the select school on the same lines, in school hours as the boarding-school ; the parochial school, where a broad field and varied conditions exact ability and experience from the teacher.

As the Community is the product of the country and of the age, it is not cloistered ; it is equipped for modern competition and posses teachers with trained minds, enriched by travel, or familiar association with contemporary important events.

On entering the novitiate, the candidate for religions life commences a practical course of intellectual developement, under the guidance of teachers ; hours of study, reading and recitations are part of her daily routine ; her particular talent is cultivated with great care, to perfect it, as her weapon in the battle of life.

" The lamp of genius though by nature lit,
" If not protected, pruned and fed with care,
" Soon dies or runs to waste with fitful glare."

The course of study imparted to the pupils comprises the various branches of a solid, practical education in English and French, music, drawing and domestic economy.

The recreation of the pupil is not limited to amusements within the enclosure of the convent grounds ; she has a regular weekly " outing ; " a long walk is the usual order, varied by a visit to some neighboring pleasure resort ; or, when weather permits, a half-holiday in some delightful rural nook under the care of a prudent teacher. How well we remember one of the half-holiday excursions in our school-girl life ! We spent it on the shores of Lake Huron, land and lake rich with object lessons : across the water the light-house in the distance ; a little nearer down stream the neat white cottages, green embankments, blue-coated sentinel ; under the starry folds of the nation's flag was Fort Gratiot ; grain laden barges, in tow of a noisy little steam tug ; the stately propellor passing upward ; the car ferry laboring under the enormous weight of her burden ; near at hand fishermen hauling in heavy draughts of the finny tribe. The historic, military and commercial life at this important point of one of the world's great highways was fully explained to us by our beloved companion and teacher, the gifted Sister M. Gabriel. Peace to her ashes ! Love and veneration to her memory !

Before we say adieu, we shall offer congratulations to our grand old Mother Veronica. She was with the Community in the seed-time and to her it is given to share in the harvest. Her personal presence is a visible bond uniting the foundation with the pinnacle of this noble, religious Institution. May her life as *religieuse* linger unto a diamond sunset !

With all praise and honor to the brave women that founded the Community, we must not forget that something, yes something, is due to the brilliant sisterhood that preserved it : Mother

Theresa, Mother Stanislaus, Mother Oliver, the Sisters M. Angela, Scholastica, Euphrasia, Margaret, Elizabeth, M. of the Sacred Heart, M. Immaculate, Dolores, Justina, Gertrude, Alexander, Rosalia, Thais of St. Joseph, Etienne, M. of the Anunciation, M. of the Passion, M. of the Charity, Michael of Saints, Gabriel, M. of the Rosary, John of God, and so on the bead-roll might run up to nearly eight hundred names ; but, above all others, the name of Mother John Baptist shines out for administrative ability and phenomenal success, whether laying the foundation at Windsor, or building up, with eighteen years of her life's devotion, the magnificent Convent of Our Lady of the Sacred Heart, Oakland, Cal., or at the head of the administration nine years at Hochelaga as Mother General ; the latter epoch of her life is fittingly crowned by the climax of the Community's "*Golden Jubilee.*"





III

La congrégation des Enfants de Marie. — Organisation des fêtes jubilaires.—Formation d'un comité. —Circulaire aux anciennes élèves. — Réponses. — Lettres de l'épiscopat, du clergé et des communautés religieuses. — Arrivée des sœurs des missions.

Quelques jours seulement avant les fêtes dont nous avons parlé, le 21 novembre, un certain nombre d'Enfants de Marie du pensionnat d'Hochelaga étaient venues, selon une vieille coutume, passer auprès de leurs anciennes maîtresses, la fête patronale de leur pieuse confrérie.

On sait tout le bien que font dans les couvents ces congrégations de la très sainte Vierge. Il n'est guère de plus puissant stimulant de la piété. En faire partie est une preuve de conduite exemplaire, d'application au travail, d'observation fidèle du règlement. C'est,

en même temps, un engagement à honorer toujours la très sainte Vierge d'un culte particulier, à garder les habitudes de prière et de vertu du pensionnat, à pratiquer les œuvres de zèle et de charité. Leur influence n'est donc pas restreinte aux années de la jeunesse : elle s'étend à la vie tout entière, et le monde en recueille les bienfaits. Ces associations créent, de plus, entre les élèves d'une même maison, des relations de sainte amitié qui résistent au temps : elles donnent lieu, plus tard, à des réunions où la religion et la charité ont leur part comme l'affection. On y prie ensemble, on y travaille pour les pauvres, on s'y édifie mutuellement.

C'est dans une de ces réunions, le 21 novembre 1894, que fut arrêté, dans ses grandes lignes, le programme des fêtes jubilaires de l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie.

" Il faudra donner à ces fêtes, se dit-on, toute la solennité possible : la reconnaissance nous en fait un devoir, et nous y convoquerons toutes les élèves du pensionnat de la maison-mère : élèves de Longueuil, depuis la fondation jusqu'en 1860, élèves d'Hochelaga, depuis 1860 jusqu'à nos jours. "

Un comité d'organisation fut formé. Il était composé de Mmes O. Loranger, J. McShane, N. Rottot et P. Guy. Les deux premières représentaient

la maison d'Hochelaga, les deux autres la maison de Longueuil. On résolut de se mettre immédiatement à l'œuvre, et l'on s'y mit en effet.

Atteindre toutes les anciennes élèves dispersées aujourd'hui au Canada et aux Etats-Unis, n'était pas facile.

Pour y arriver, on dut consulter les registres des deux couvents, s'adresser à des amies et faire de patientes recherches. C'est ainsi que fut dressée une liste complète qui comprenait quelques milliers de noms.

***

Le premier mai 1895, Mmes Loranger et Rottot envoyaient aux anciennes élèves canadiennes la circulaire suivante :

Montréal, 1er mai 1895.

M.

C'est en ma qualité d'ancienne élève du couvent de......... que je me présente à vous en ce moment. Puisque, aux beaux jours de sa jeunesse, mon cœur s'est réchauffé au même foyer que le vôtre, que mon esprit s'est éclairé au même flambeau, ne puis-je pas, de quelque manière, me dire votre sœur ? A ce double titre, je compte sur un bienveillant accueil.

Je suis heureuse de vous apprendre, si vous ne le savez déjà, que les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie s'apprêtent

à célébrer le jubilé de leur institut. Pourrions-nous demeurer indifférentes à un événement si glorieux pour notre *Alma Mater ?* J'ai donc cru rencontrer les sympathies et les désirs de toutes les anciennes élèves, en proposant à chacune d'offrir son tribut filial, en cette circonstance solennelle. Quelque modeste que soit l'offrande de chacune, les offrandes réunies formeront, j'en suis sûre, un cadeau digne de la fête.

Si ce projet vous agrée, je vous prie d'accompagner votre contribution de votre signature et de votre adresse actuelle et de l'expédier à la révérende sœur M. Alexandre, secrétaire générale, ou à la révérende sœur M. Onésime, secrétaire-trésorière, au couvent d'Hochelaga. Si vous connaissez quelques anciennes élèves qui n'auraient pas reçu la présente circulaire, veuillez avoir l'obligeance d'envoyer à l'une des religieuses susdites leurs noms et leurs adresses. Je désire n'oublier personne.

J'ai aussi l'honneur de vous transmettre, sous ce pli, l'invitation que vous fait la communauté.

En attendant les joies et les bénédictions de ces heureux jours, je vous présente mes salutations empressées et je me souscris bien cordialement

Votre toute dévouée,

....

***

En même temps Mmes McShane et Guy écrivaient aux élèves anglaises :

Montreal, May 1, 1895.

Dear M.

Possibly we are strangers, yet the same roof has sheltered us, and our minds and hearts have been moulded by the same benign

influence; hence it is as your friend that I take the liberty of addressing you to-day.

Doubtless you are aware that the Sisters of the Holy Names of Jesus and Mary this year celebrate their Golden Jubilee. Is it not fitting that we, the alumnae, testify on this auspicious occasion our gratitude and filial pride by tendering to our *Alma Mater* a substantial proof of loyalty and love?

I have, therefore, thought to gratify the wishes of all in proposing an offering towards this desirable end. Individually, our contribution may not be large, but the aggregate will, I am sure, reflect credit on our generosity and devotedness.

Should my suggestion meet your approval, kindly forward your donation to Sister M. Alexander, Sec. Gen., or to Sister M. Onésime, Sec. Treas., Hochelaga Convent, Montreal, P. Q., signing your present title, and, if you are married, add your maiden name.

That no one be overlooked on this joyous anniversary, I would ask that, if you hear of any pupils who do not receive a copy of this letter, you will send me their name and address in care of one of the above mentioned Sisters.

I have been requested to enclose an invitation to the coming festivities, at which I trust you will assist.

Assuring you of my profound esteem,

I remain, dear M...

Yours truly,

....

***

Les réponses ne se firent pas attendre ; elles arrivèrent nombreuses, remplies des plus beaux sentiments de gratitude et de filiale affection. Réunies, elles formeraient un volume. Le couvent d'Hochelaga les conservera précieusement dans ses archives ; mais nous devons nous borner ici à en faire quelques extraits, qui nous paraissent en résumer les pensées et les vœux. Dans cette correspondance si intéressante que l'on nous a passée, nous pourrions cueillir au hasard. On sent que partout c'est le cœur qui parle.

“ Pourrai-je accepter la gracieuse invitation qui m'est faite ? Dieu seul le sait. Pour moi je ne puis qu'espérer. Oui, j'espère vous revoir cet été, revoir mes compagnes d'étude et mon cher pensionnat... Priez toujours pour moi, et ne séparez pas mon souvenir de celui de mon mari et de mes chers enfants. ”

“ J'accepte avec une grande joie et une vive gratitude votre cordiale invitation. Puissent, aux jours des fêtes jubilaires, toutes vos anciennes élèves former, autour de vous et de votre vénérable institut, une auréole d'honneur et de joie. ”

“ L'heureux souvenir que j'ai conservé de mon *Alma Mater* dont on s'apprête à célébrer le jubilé, est encore trop vivace dans ma mémoire pour que je reste sourde au cri de ralliement lancé à toutes les anciennes élèves. J'aurais été heureuse de pouvoir aller

joindre ma note la plus joyeuse au concert d'hommages et de reconnaissance dont vont retentir les murs de notre pensionnat. Malheureusement, je serai loin de Montréal à l'époque de la fête. Je m'empresse donc de venir vous offrir, avec mes regrets, mes meilleurs vœux de succès. Puisse la fête surpasser en splendeur tout ce qui s'est vu jusqu'aujourd'hui ! "

" Je réponds à votre appel avec une profonde gratitude. Depuis des années déjà, j'ai quitté mon *Alma Mater* ; mais l'absence n'est pas l'oubli. Je vous donne une preuve du souvenir que je vous garde en envoyant mes enfants vous demander l'éducation religieuse et intellectuelle que vous vous êtes efforcée de me communiquer. "

" Je vous envoie ma modeste offrande avec mes meilleurs souhaits... Agréez mes vœux les plus sincères pour la prospérité de votre maison et le bonheur de vos sœurs qui ont été pour moi de véritables mères. "

" J'accepte avec joie et reconnaissance la gracieuse invitation que me font les révérendes sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, d'assister à la fête jubilaire de leur institut. Combien est encore cher et précieux à mon cœur le souvenir des heureuses années passées sous leur égide ! C'est dans la piété qu'elles m'ont inspirée que j'ai puisé la force et la résignation dont j'ai eu tant besoin, dans les terribles épreuves qui ont marqué les diverses phases de ma vie, j'ose dire déjà si longue."

"Je ne pouvais manquer à votre appel, moi, l'aînée de vos enfants d'Hochelaga. Aussi, c'est avec un vif plaisir que je prendrai part à cette fête de famille, où nous vivrons du passé et de ses chers souvenirs. "

"Ce ne sera pas sans émotion que je me retrouverai dans votre maison, où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie."

"...J'espère que pas une ancienne élève ne restera sourde à votre invitation. Au milieu des luttes de la vie, et des déboires dont pas une femme n'est exempte, s'il est un souvenir qui tempère nos souffrances, c'est celui des jours heureux passés au couvent, sous l'œil de religieuses qui nous donnaient l'exemple des vertus aimables. Aussi, le souvenir de cet heureux temps suffit-il souvent pour nous reposer des lassitudes de l'existence telle que le monde nous l'a faite."

" Nous saisissons l'occasion de vous dire toute la gratitude que nous vous devons, vous, auprès de qui nous avons passé les plus belles années de notre vie."

" ...Je ne sais si je pourrai me rendre à la grande réunion projetée. Il me serait bien doux de me rencontrer avec mes anciennes compagnes. Mais une mère de famille peut-elle compter sur le lendemain ? Il survient chaque jour quelque chose qui dérange un projet formé la veille avec tant de joie. Si toutefois j'étais privée du plaisir d'accepter l'aimable invitation des religieuses, veuillez leur en exprimer ma peine. Je serais si heureuse de les revoir toutes ! "

" L'espoir de trouver réunies, pour un jour, les guides de mon enfance et mes compagnes du couvent me comble de joie."

" J'avais toujours nourri l'espoir d'aller fêter avec vous le jubilé de votre institut ; mais, au dernier moment, j'en suis empêchée. Mon regret égale le désir que j'avais de rencontrer mes anciennes compagnes, et de payer mon tribut d'hommages à celles qui continuent avec tant de succès l'œuvre commencée, il y a cinquante ans, par de saintes femmes que j'ai eu le bonheur de connaître."

" Je suis heureuse d'être du nombre des anciennes élèves du couvent de Longueuil, et il me tarde de goûter les joies que procureront les fêtes de famille du 18 juillet."

" J'envie le bonheur de celles qui pourront se rendre à votre aimable invitation. Soyez assurée que je serai avec vous d'esprit et de cœur."

" Veuillez me compter au nombre de celles qui n'ont pas oublié et qui n'oublieront jamais votre noble dévouement et les années si belles et si heureuses passées auprès de vous."

" Je serai de la fête ; des souvenirs bien doux m'en font un devoir. Oh ! combien je vais être heureuse de revoir mon *Alma Mater* dans toute sa gloire ! Quel bonheur pour moi de revoir ces bonnes maîtresses qui, durant tant d'années, m'ont entourée d'une

sollicitude si maternelle ! Qu'il me sera doux de leur redire l'estime que j'ai pour elles, de leur prouver une fois de plus mon vif attachement, ma sincère reconnaissance ! Et ces chères compagnes dont j'ai gardé un si bon souvenir, quelle ne sera pas aussi ma joie, en les revoyant après une si longue absence ! Oui, je puis vous assurer d'avance, que le 18 juillet 1895 comptera parmi les jours les plus heureux de ma vie."

I enclose a small donation. Please accept it. I could wish that circumstances would permit me to make it larger, and thus express more fittingly the love and gratitude I have always felt towards my "*Convent Home.*"

"Ah ! Sister, you can never know how my heart yearns for my dear old home, and its cherished teachers and friends. But,—it is a cruel little word,— I feel it my duty to tell you, at once, that there is not the shadow of a chance of my going to you for the Jubilee celebrations. It almost breaks my heart to write it. Thank Mother General and each of my dear old friends and teachers for their hospitable inclinations towards me ; and tell them what pangs it causes me to forego the happiness of joining them. I shall be with them in spirit, and join my voice with theirs in all their beautiful music, prayers and praise."

"With regret I must say I cannot join you, but I will think of you and enter into the spirit of the reunion.

If the past is an indication of the future, what great things can we not anticipate for our convent ! "

" What a reunion of living memories there will be in meeting all those dear Sisters who so truly devoted their lives to us ! The older I grow, the more do I appreciate what your sisterhood did for us during the years of our youth.

That God may bless the convent with his choicest favors is the sincere prayer of a truly grateful heart."

" It will be a great pleasure to see our old teachers again. I only wish we could feel as young and free from care, as we did when we were inmates of dear old Hochelaga, but that has gone forever and we must be thankful that the memory of it is so lasting."

" Up to to-day, I thought it possible to accept your invitation for the 18th instant. With regret am I obliged to decline. I hope the day will be a joyful one to you all.

My best love to you, and cordial remembrance to those of the pupils fortunate enough to be with you on such a happy occasion."

" Believe me, we will be with you in spirit and unite our prayers to those of your many friends, that success and good fortune may ever follow in the footsteps of the Sisters of the Holy Names."

" Your very kind invitation reached me a few days ago, and it will afford me a great deal of pleasure to visit, after so many years, the school where I spent such happy days. I look forward to meeting old friends among the Sisters."

" Nothing would give me more pleasure than to be with you on this occasion, but circumstances prevent. I have always lived in the hope that some day I might go back to the home of my school days, where I spent so many happy hours."

" Accept my congratulations for yourself and for every member of your community. May the record of the past fifty years be but a preface to the history of eminence and usefulness in the field of education for the honor and glory of God and the exaltation of Holy Church."

" In reading our morning paper, I found an announcement of the approaching Jubilee of our dearly beloved Order, and hasten, from this great distance in the land of flowers, to join my love and wishes to those of the former pupils. In heart and spirit I shall be with you, and I sincerely regret that distance prevents me from being there in person."

" It would be the wish of my heart to be with you all in the dear old couvent to-morrow ; but, in this uncertain world, we cannot always have what our hearts desire. I can picture how perfectly every detail will be carried out, and if I be not with you in person, I will be in spirit. I heartily congratulate you on the success your Institution has attained, and hope that, in the next fifty years, it will make as much progress as it has in the past."

Ces citations que nous pourrions multiplier, font voir les sentiments de gratitude dont les anciennes

élèves d'Hochelaga et de Longueuil sont restées animées envers leurs maîtresses, et le souvenir ému qu'elles conservent, dans le monde, des années passées sous leur direction. En vérité, l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie aurait-il pu recevoir un plus précieux bouquet de fête ? Les paroles étaient accompagnées d'offrandes dont le montant s'élevait à plus de douze cents dollars. Le comité d'organisation était heureux du résultat obtenu.

***

Aux invitations qui leur furent adressées, plusieurs archevêques et évêques, du Canada et des Etats-Unis, répondirent par des lettres qui rendent aux dignes filles de mère Marie-Rose, les témoignages les plus honorables et les plus touchants.

On y lit des paroles comme celles-ci :

" Absent de corps, mais présent d'esprit et de cœur pendant vos fêtes jubilaires, je rendrai avec vous des actions de grâces au bon Dieu pour toutes les bénédictions dont il a, jusqu'à ce jour, comblé votre maison ; je le supplierai, en même temps, de rendre de plus en plus ardent et fécond le zèle dont elle a toujours été le foyer, et qui en fait, par l'œuvre admirable de l'éducation, un auxiliaire puissant du sacerdoce. "

" La vive reconnaissance dont je suis pénétré pour les éminents et inappréciables services que votre pieux institut a rendus et rend encore, tous les jours, à mon diocèse, m'imposent le devoir de prendre part au *triduum* d'actions de grâces que vous allez célébrer bientôt, à l'occasion du jubilé de votre ordre, et auquel vous m'invitez. Malheureusement, je ne puis me permettre cette douce satisfaction ; l'âge et les infirmités me clouent au logis. Le bon Dieu le veut, son pauvre serviteur n'a qu'à se résigner, et il le fait de bon cœur ; car il n'y a rien de plus suave que de faire le bon plaisir divin.

" Je me dédommagerai du sacrifice, ma révérende mère, en m'unissant aussi parfaitement que possible, d'esprit et de cœur, aux belles et émouvantes fêtes qui vont avoir lieu, en rendant de sincères et vives actions de grâces au ciel, pour l'étonnante prospérité dont il lui a plu de gratifier votre institut, et en adressant de ferventes prières au Dieu de toute bonté, pour qu'il ne cesse de vous bénir, de vous dilater, et de produire de grands fruits de salut par l'œuvre sainte à laquelle vous vous dévouez. "

" With great pleasure I have learned that your community will celebrate in a few days the Golden Jubilee of its foundation. It is only proper that a bishop in whose diocese members of your community have, during many years, labored most zealously and faithfully, should unite with your friends in Canada and in the United States, in sincere and heartfelt congratulations, upon an occasion so happy and so auspicious for you and your devoted Religious. There is every reason for sentiments of the deepest gratitude to our Heavenly Father, for the favors and blessings which he has conferred upon your community during the past half century. The number of members has increased wonderfully,

houses and institutions have multiplied, and a noble work has been accomplished in the cause of christian education."

Mgr Gravel, évêque de Nicolet, avait promis de prendre part aux fêtes jubilaires, à titre d'ami, et surtout comme frère de l'un des membres de l'institut. Sa sœur, Marie de l'Enfant-Jésus, missionnaire en Orégon, devait avoir le bonheur de revoir son pays et sa famille après trente-deux ans d'absence. Elle allait partir, quand elle se cassa un bras, et se trouva tout-à-fait incapable d'entreprendre un si long voyage.

La supérieure générale s'empressa de prévenir du funeste accident Sa Grandeur qui répondit par la lettre suivante :

Drummondville, 5 juillet 1895.

Vénérée mère,

Il faut bien porter les croix que le bon Dieu nous envoie. Celle que vous me présentez est déjà sur mon épaule, mais je la trouve pesante. Que la volonté de Dieu soit faite ! Le sacrifice doit être surtout pour notre pauvre sœur Marie de l'Enfant-Jésus qui ne verra ni son pays, avant de mourir, ni sa famille, ni vos belles fêtes, et qui va rester là-bas avec son bras cassé. Il me semble évident que le bon Dieu veut la faire marcher *grand train* dans les voies de la perfection. Ce qui me console, c'est que je suis

à peu près certain qu'elle va baiser la main de Dieu, et porter sa croix courageusement et avec résignation. Quel pas vers le ciel ce sacrifice va lui faire accomplir ! Prions tout de même pour elle.

Merci, vénérée mère, de m'avoir annoncé cette contrariante nouvelle, et agréez, avec les assurances de ma respectueuse estime, une bénédiction choisie, et mes souhaits pour le succès des fêtes que vous préparez.

† ELPHÈGE, év. de Nicolet.

***

Les prêtres tiennent le même langage que nos seigneurs les évêques. Témoins, pour la plupart, dans leur ville ou leur paroisse, de l'infatigable dévouement des religieuses et du bien immense accompli par elles, ils louent en termes émus, souvent très éloquents, l'œuvre admirable qu'elles poursuivent et leur offrent, à l'occasion du jubilé, leurs félicitations et leurs vœux.

" Je ne sais, dit l'un d'eux, s'il me sera donné d'assister aux fêtes que vous célébrerez à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de votre cher institut. Mais les âmes ne connaissent point les distances. Des points les plus éloignés, elles savent se retrouver et s'unir intimement, soit dans l'affliction, soit dans la joie. C'est vous dire que mon âme sera avec vous au jour de vos noces d'or, qu'elle partagera votre allégresse, et qu'elle s'unira à vos actions de grâces à Dieu qui, ayant voulu l'institution de votre famille religieuse, a daigné vous appeler toutes à la faveur insigne d'en faire partie.

" Comme toutes les grandes œuvres de Dieu, votre congrégation

a eu une humble origine. Ce qui a commencé à Longueuil, il y a cinquante ans, sous l'inspiration de vos vénérables fondatrices, et avec la sollicitude et les bénédictions de Mgr Bourget, de sainte mémoire, était bien modeste. La sagesse humaine, déconcertée, se refusait à croire au succès de la pauvre petite institution naissante. Le grand événement qui se prépare, démontre que ces craintes étaient mal fondées.

" La faible tige d'alors est devenue un arbre robuste et fort, dont les rameaux couvrent aujourd'hui le sol canadien et s'étendent même au delà.

" Ni la violence des épreuves, ni le nombre des obstacles, ni la grandeur des luttes qui l'ont assaillie, dès son origine, comme le souffle de la tourmente cherchant à déraciner le faible arbuste, n'ont pu l'abattre et l'empêcher de donner sa floraison et ses fruits.

" C'est que votre glorieux institut a toujours été animé de ce véritable esprit de la religieuse qui ne voit dans les choses d'ici-bas que des accidents passagers, incapables par eux-mêmes d'entraver les desseins de la divine Providence, pourvu que l'on cherche avant tout la volonté de Dieu."

" C'est, écrit un autre, avec un bonheur presque égal à votre bonheur, que je salue l'aurore des beaux jours jubilaires de l'institut. Dieu est toujours grand dans ses œuvres. Qui aurait pu dire, il y a cinquante ans, tout ce qui s'est fait depuis dans votre communauté ?

" Porter au loin la gloire de Jésus et de Marie, telle est la mission confiée à vos chères filles par le pieux et regretté fondateur, Mgr Ignace Bourget. La Californie, la Floride, l'Orégon sont là pour témoigner de la fidélité et de la générosité des religieuses."

Mais c'est aux Oblats surtout qu'il appartenait de s'unir à la joie des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. N'avaient-ils pas été, en effet, les premiers guides spirituels des fondatrices ? Cette fête des noces d'or était donc, en quelque sorte, leur propre fête. Ils le prouvèrent bien par les lettres que plusieurs d'entre eux adressèrent, au nom de leur ordre, à la révérende mère Marie-Jean-Baptiste, supérieure générale, et que nous ne pouvons nous dispenser d'insérer ici en entier :

Paris, le 27 juin 1895.

Ma très révérende mère,

En réponse à votre bonne lettre du 6 juin, je suis heureux de vous adresser un diplôme d'affiliation spirituelle. Les termes dans lesquels vous me faites cette demande également profitable aux deux sociétés : les liens qui, dès l'origine, et dès la fondation même de votre institut, l'unirent à la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée ; la communauté de bons offices des deux familles religieuses à l'égard l'une de l'autre, s'entr'aidant mutuellement par la prière et le dévouement dans leurs œuvres respectives : ce sont des titres suffisants pour m'autoriser, ma très révérende mère, à passer le contrat spirituel que vous me proposez. Je me plais à penser que Dieu le bénira, et que les deux congrégations y trouveront un accroissement de ferveur et de grâces.

C'est une douce satisfaction pour moi, ma très révérende mère, de pouvoir m'unir ainsi et unir notre institut, au jubilé que vous allez célébrer solennellement. Je fais des veux très ardents pour

que la congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie progresse de plus en plus en nombre, en œuvres et en vertus religieuses ; qu'elle ajoute, jusqu'à la fin des temps, des mérites nouveaux à ceux qu'elle a déjà si abondamment gagnés au service de l'Eglise. Je ne puis pas faire de souhaits qui vous aillent plus au cœur, ma très révérende mère ; je vous les offre avec les sentiments de mon religieux respect en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

L. Soullier, O.M.I.,
sup. gén.

Paris, le 30 mars 1895.

Ma très révérende mère.

Votre très honorée lettre du 15 du courant m'a profondément touché. Ce serait avec une bien grande joie que j'irais prendre part aux fêtes de votre jubilé, si la divine Providence me conduisait à cette époque au delà de l'océan. Je n'ose, hélas ! l'espérer, notre très révérend père général ayant fait dernièrement la visite de nos maisons du Canada et des Etats-Unis. Mais si je ne puis me rendre à votre gracieuse invitation, d'autres Oblats représenteront notre famille religieuse à vos fêtes jubilaires; nous serons tous avec eux de cœur et d'esprit, pour vous offrir nos félicitations et nous associer à vos joies, à vos actions de grâces pour les bénédictions reçues jusqu'ici, et à vos supplications pour en attirer de plus abondantes encore à l'avenir sur votre pieuse société.

....

L'attachement que vous voulez bien témoigner à nos pères et les liens qui ont toujours uni les deux sociétés, nous inspirent le plus vif et le plus affectueux intérêt pour vos œuvres. Aussi, est-ce du fond du cœur, que nous demandons à Dieu de les bénir de plus en plus, et que nous le prions, en particulier, pour

l'heureuse issue des négociations que vous poursuivez en ce moment auprès du saint-siège.

Veuillez agréer, ma très révérende mère, avec mes remerciements et mes regrets, la nouvelle assurance de mes sentiments bien respectueux et tout dévoués en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

C. TATIN, O. M. I.,
assist. gén.

Rome, le 2 juillet 1895.

Ma très révérende mère,

C'est à Rome, et dans la maison où Mgr Allard, votre premier maître des novices, a rendu sa belle âme à Dieu, que m'est parvenue votre gracieuse et cordiale invitation.

Mes occupations, qui ne chôment jamais, et la grande distance qui nous séparent ne me permettront point, hélas ! de me rendre à Hochelaga pour prendre part aux fêtes jubilaires de votre institut ; mais je serai avec vous par la pensée, par le cœur, et par mes faibles prières.

Avec vous, je remercierai Jésus et Marie des bénédictions si abondantes et si fructueuses répandues sur votre belle et grande famille religieuse.

Il y a cinquante ans, elle n'était qu'un petit grain de sénevé tombé comme par inadvertance à Longueuil, sur les bords du Saint-Laurent, et aujourd'hui nous sommes en présence d'un grand arbre qui porte ses branches vigoureuses à toutes les régions de l'Amérique du Nord.

C'est que votre institut est une armée guidée et protégée par deux noms invincibles. Ils sont la force et la douceur : la force

souveraine qui fait plier tout genou, au ciel, sur la terre et dans les enfers, et la douceur non moins puissante qui attire et enchaîne tous les cœurs.

Puisse cette belle armée de dévouement et de sacrifice voir ses rangs se multiplier de plus en plus ; puisse-t-elle conquérir à Jésus et à Marie d'innombrables âmes de jeunes filles, et assurer, par ce moyen, le règne de la foi et de la piété chrétienne dans ces nombreuses familles qui sont l'honneur et la vraie richesse du Canada, et l'espérance de l'Eglise dans le nouveau monde.

Ce vœu montera vers Dieu avec ma prière le 16, le 18 et le 20 juillet.

Veuillez, ma très révérende mère, agréer, avec mes félicitations, l'assurance de mon respectueux dévouement en Jésus et Marie immaculée.

Votre très humble serviteur,

CÉLESTIN AUGIER, O. M. I.

Rimouski, le 6 juillet 1895.

Ma révérende mère,

Je vous suis très reconnaissant de votre bienveillante invitation. Une impossibilité absolue pourra seule m'empêcher d'aller mêler ma voix à celle de vos nombreux amis, à l'occasion de vos fêtes jubilaires.

Si tous les instituts religieux de la province ont droit à nos sympathies, le vôtre y a un droit tout spécial. Il y a entre votre société et la nôtre des liens de famille qu'il est impossible d'oublier et qui, je l'espère, ne pourront que se fortifier avec le temps.

Comme vous, nous remercions la divine Providence du développement extraordinaire qu'elle a donné à votre cher institut et des brillants succès dont elle a couronné vos nombreuses entreprises pendant un demi-siècle. Mais c'est surtout aux jours de vos grandes fêtes, alors que vous serez accourues de tous les points de l'Amérique septentrionale, que nous serons heureux d'entonner, avec vous toutes, un *Te Deum* venant du cœur. Avec non moins d'ardeur, nous supplierons le ciel de continuer à répandre sur vous et sur vos œuvres, et cela en plus grande abondance que jamais, ses bénédictions les plus précieuses.

En attendant le jour si vivement désiré, permettez-moi, ma révérende mère, de vous offrir nos meilleurs souhaits, et veuillez me croire

Tout vôtre en Jésus et Marie immaculée,

J. LEFEBVRE, ptre, O. M. I.,
provincial.

Le P. Fox, né en Angleterre, ancien ami des cardinaux Newman et Manning, et qui cultive encore la poésie malgré ses soixante-quinze ans, composa, pour la fête des noces d'or. une pièce où se traduisent tous les sentiments de sa belle âme. Du Portage-du-Rat, où il exerce actuellement le saint ministère, le vénérable oblat l'envoya, écrite sur un parchemin artistement enluminé, à la supérieure générale : ce sera, pour l'institut, l'un des plus charmants souvenirs du jubilé.

Un prêtre distingué écrivait de l'Orégon :

" With many others I approach to present to you and all your very worthy companions, the sincerest congratulations on the fiftieth anniversary of the eminent Order you so fitly represent. The solid piety and true devotedness of its numerous members in the Oregon province, have been my constant admiration and frequently inspired me in the promotion of the common cause of God's glory and the salvation of our rising generation. Your Sisters not only are eminent in teaching and practising christian virtues and in showing the spirit of a refined yet true and humble religious, but also exhibit a wonderful and generally appreciated energy in culturing successfully and advancing rapidly among us the various sciences and arts in a manner that reflects great honor upon your Order and sheds refulgent splendor upon our Mother Church."

L'institut a reçu également des lettres de citoyens occupant de hautes positions aux Etats-Unis. Il nous paraît impossible de les passer sous silence, à raison des éloquents témoignages qu'elles contiennent. Ici encore nous devons nous restreindre.

Lettre de l'honorable M. T. J. Lanahan, membre de l'Assemblée législative, Albany, N. Y.

May 4th., 1895.

Dear Sisters,

I desire to express to you my gratitude for the very great advancement made by my daughter, Anna Marie, in her studies during the time she has been under your teaching and direction.

It is no less gratifying to say that her health, save for the accident by which she is at present confined to her home, has never been better and I attribute this, in a great masure, to the healthfulness of your location, the beauty of your surroundings, and to the wise and loving discipline of the system followed in your Academy.

I cannot help repeating that your system of teaching, the proficiency of your teachers, and the discipline of your academy is all that any parent could desire who is at all anxious for the moral, mental and physical welfare of his daughters.

Respectfully,

THOS J. LANAHAN.

Lettre de M. Francis Woods, ex-juge, directeur des postes d'Albany, N.-Y.

May 5th., 1895.

To the Mother Superior,

It gives me great pleasure to say that I have found in the Academy of the Holy Names, at Albany, a most satisfactory home and school for my little daughter Alice, where under talented and conscientious teachers she has made good progress in her studies and imbibed much sweetness of manner with a delightfully trusting and simple love for her faith which, I am sure, will be a safeguard against the temptations of the world.

In a city, strong in educational establishments, this Academy has taken a high rank, and deservedly.

Very sincerely,

FRANCIS H. WOODS.

Lettre de l'honorable M. John H. Farrell, directeur du Times Union, *Albany, N. Y.*

May 11th., 1895.

Reverend and Dear Mother,

The children tell us the Mother House will celebrate its 50th anniversary, its Golden Jubilee next month.

Permit us to tender our congratulations and earnest wishes for still greater success in the work in which you are all engaged.

We have pleasant and sacred memories of dear Mother Teresa, the foundress of the Convent......

The little school started on Hamilton street, in this city, under her wise and conservative guidance, grew steadily from year to year, despite the fact that there was a wealth of educational institutions in Albany, some of them enjoying affluent endowments.

Our little ones were among the first pupils of the Convent, and during all the intervening years, our household has been represented in the convent school founded by the dear one whom we all mourn.

Her successors have followed in her careful footsteps, each one performing her duties with unflagging zeal in the education of the children entrusted to her care, and so managing the affairs of the Convent of the Holy Names, at Albany, as to win the love of the pupils and the approval of their parents.

That the Albany branch may be one of the sturdiest links in the chain of the Hochelaga Convent, is the earnest wish of

parents who are sincerely grateful to the pains-taking Sisters who have had charge of the education of their children for the past sixteen or more years.

Sincerely yours,

Mr. and Mrs. JOHN H. FARRELL.

Lettre de M. J. B. Shorb et de son fils.

San Marino, June 16th., 1895.

Reverend Mother General,

We beg to acknowledge your invitation to be present at your Golden Jubilee, July 18th, and to express our regrets that we cannot accept the same.

We know of no event that would fill our hearts with more pleasure than the celebration of the semi-centennial establishment of your order, that accomplished so much for the benefit of mankind and honor and glory of God.

As from his hands proceed all good and perfect work, we can gather in the great work and success of your order that his blessings and assistance have been singularly conferred on you.

As God's love and kindness are manifested to His creatures only through human agencies, he has chosen well those who will best promote his cause on earthly educating and advancing towards perfect womanhood those who are to become the mothers of our race.

May your great work go onward, marked by the same wonderful success that has attended your Heaven blessed efforts of the past fifty years, until the number of your Institutions may

grow to thousands, and the name and fame of the Sisters of the Holy Names of Jesus and Mary will be known and appreciated throughout the world.

Accept our heartfelt congratulations and grateful remembrances, and, with our best wishes for your future successes, we subscribe ourselves

Your friends,

J. W. E. B. SHORB.
L. W. SHORB.

Lettre de Mlle Sullivan, professeur de hautes mathématiques à l'école publique d'Albany, N. Y., auteur de « Gilbert and Sullivan's Algebra. »

May 13th., 1895.

Reverend Mother General,

I take this occasion of your Golden Jubilee to offer you my congratulations on the good work of your order in this city, in the training of mind and heart. The strong and gentle influence of the Sisters of the Holy Names is felt in many of our homes, and their earnest efforts to achieve the best results in every line of work upon which they enter and the result of that effort would be an incentive to any teacher in the best of our schools.

We are glad to feel the blessing of their presence among us, and we hope that each year will find greater numbers availing themselves of the advantages which your community gives to our city.

Very truly yours,

ELLEN SULLIVAN.

Les communautés religieuses ne manquèrent pas de s'associer aux joies de l'institution. Elles lui adressèrent les félicitations les plus fraternelles, en attendant qu'il leur fût donné d'être représentées aux fêtes du mois de juillet. Ces lettres sont peut-être les plus touchantes de toutes celles qui arrivèrent à Hochelaga, et souvent, comme un grand nombre des lettres des amis dont nous avons parlé plus haut, elles étaient accompagnées de précieux cadeaux.

Les communautés fondées par Mgr Bourget, — et il en est plusieurs, — aimèrent à rappeler les liens qui, à ce titre d'une origine commune, les unissent particulièrement à celle des Saints Noms de Jésus et de Marie.

" Vous célébrez, écrit l'une d'elles, dans la joie et l'action de grâces, un anniversaire qui s'inscrit en lettres d'or dans vos annales comme dans l'histoire de notre pays. La bénédiction de Dieu est sur votre communauté qui va se dilatant chaque jour.

" Cette œuvre si belle est aussi la nôtre, mes bien-aimées sœurs, aussi est-ce de tout cœur que nous vous offrons nos plus sincères félicitations pour tout le bien que vous avez accompli pendant un demi-siècle, au Canada et aux Etats-Unis.

" Une douce parenté, je pourrais dire, nous unit à vous : plantées et fécondées dans le jardin de l'Eglise, par la main d'un saint et illustre évêque dont la mémoire reste à jamais bénie, nos deux communautés ne sont-elles pas comme deux rameaux du même arbre et nourris de la même sève ? Il nous est donc tout naturel

de nous réjouir avec vous de votre admirable développement et de nous associer aux félicitations qui vous arrivent de partout, comme des chants de fête. "

On sait qu'il existe à Marseille un institut, dit des Saints Noms de Jésus et de Marie, comme celui d'Hochelaga. C'est à lui que Mgr Bourget avait tout d'abord demandé des sujets pour la maison qu'il voulait établir dans son diocèse. Ne pouvant se rendre au pieux désir du prélat, la supérieure, qui était en même temps la fondatrice, voulut, au moins, favoriser l'œuvre nouvelle, en envoyant à mère Marie-Rose, un exemplaire des constitutions de son institut, ainsi qu'un modèle du costume porté par ses sœurs. Dès lors, s'établirent de pieuses et amicales relations entre les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie de France et celles du Canada. Ces relations existent encore aujourd'hui. Au commencement de juillet arrivait au couvent d'Hochelaga la lettre suivante :

Marseille, le 24 juin 1895.

Ma très révérende mère,

... Nous vous remercions de votre gracieuse invitation pour vos fêtes jubilaires. Ce serait pour nous une grande consolation

de pouvoir y assister, et de demeurer pendant quelques jours au sein de votre pieuse communauté. Notre révérende mère regrette beaucoup de ne pouvoir s'y rendre avec deux ou trois de ses filles ; mais le voyage est très couteux et nos ressources ne nous permettent pas cette dépense ; car nous sommes obligées d'économiser beaucoup pour faire face aux exigences du gouvernement.

Mais enfin, si la distance des lieux ne nous permet pas de nous rendre auprès de vous, dans cette circonstance mémorable, du moins nos esprits et nos cœurs prendront part à vos fêtes ; et unis aux vôtres ils remercieront le Seigneur des grâces innombrables qu'il a daigné répandre sur votre congrégation durant le demi-siècle écoulé depuis sa fondation.

Notre révérende mère vous prie d'accepter comme souvenir de vos fêtes jubilaires l'image vénérée de Notre-Dame du Sacré-Cœur qui est la vraie supérieure de nos deux communautés. Nous avons pour la sainte Vierge, reconnue sous ce titre, une grande dévotion, et nous aimerions que vous l'eussiez aussi. Nous pensons bien que vous lui donnerez une place d'honneur dans votre chapelle, et que vous lui adresserez journellement une petite prière pour vos sœurs de Marseille.

Vous recevrez cette statue, qui n'est point bénite, sous peu de jours. Nous espérons qu'elle arrivera à bon port.

... La carte-souvenir que vous nous avez envoyée nous a fait grand plaisir. Nous y avons vu la photographie de votre vénérée fondatrice. Elle était bien jeune encore lorsque le bon Dieu vous l'a enlevée, puisqu'elle n'a vécu que six ans parmi vous. Il semble que c'est bien peu pour une fondatrice. Mais elle a continué son œuvre du haut du ciel : les rapides développements de votre congrégation nous en sont une preuve.

Nous avons lu avec bonheur la maxime écrite au bas de cette photographie. Elle est, en tout, conforme à la recommandation que

nous faisait bien souvent notre vénérée mère Saint-Augustin de Jésus. Elle nous prêchait sans cesse par ses paroles et surtout par ses exemples l'esprit de sacrifice. Vivre de sacrifices était pour elle une joie et une consolation. Rien ne la réjouissait autant que la souffrance, à tel point que sur son lit de mort, recevant la visite de Mgr Place, évêque de Marseille, qui lui demanda si elle souffrait beaucoup, elle put répondre en toute vérité. "Je ne souffre pas ; je jouis." Oh ! quelles belles âmes que celles de nos deux vénérées fondatrices. Puissions-nous leur ressembler !

... Notre révérende mère et toutes nos sœurs vous prient d'agréer leur profond respect et leur sincère affection.

Votre pauvre sœur,

MARIE DE SAINT-APOLLINAIRE,

secrétaire.

***

Les grands jours approchaient. Ce que les religieuses et leurs élèves avaient fait dans leur monastère pour se préparer à les célébrer dignement, on l'apprendra bientôt. Dès la fin de juin, les missionnaires, heureuses déléguées aux fêtes jubilaires, commencèrent à arriver à Hochelaga : elles venaient de la Californie, de l'Orégon, du Manitoba, de la Floride, et, parmi elles, quelques-unes n'avaient pas revu la terre natale et leur famille depuis trente-six ans. On devine les réjouissances intimes auxquelles leur arrivée donna lieu.

" Nos sœurs, dit la chronique du couvent, ne pouvaient contenir leur bonheur et leurs émotions, et nous n'étions pas moins heureuses qu'elles, de les saluer en les appelant par leurs noms et en leur disant : " Nous vous connaissons et nous vous aimons depuis " longtemps." " Mais ce n'était pas assez pour exprimer " toute la joie de nos cœurs. Nous nous réunîmes à la " chapelle pour chanter le cantique de notre divine " Mère, pendant que de tous les yeux coulaient les " larmes de la reconnaissance."

A la veille du jubilé, le 15 juillet, le couvent d'Hochelaga, voyait réunies plus de quatre cents religieuses.





IV

PREMIER JOUR DU TRIDUUM

16 JUILLET

Messe pontificale. — Sermon de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. — Dîner. — Salut du très saint Sacrement. — La soirée.

On n'aurait pu souhaiter un jour plus beau que celui qui ouvrit le *triduum* des noces d'or. La température était délicieuse, le ciel souriait à la fête, il y avait de la joie dans l'air. Il y en avait surtout dans les cœurs qui redisaient, comme un mot d'ordre, la touchante invitation du Psalmiste : " Voici le jour que le Seigneur a

" fait, réjouissons-nous, livrons-nous à tous les trans-
" ports de l'allégresse : *Hæc dies quam fecit Dominus,*
" *exultemus et lætemur in ea !* "

Les élèves, anciennes et actuelles, étaient attendues pour le dix-huit juillet.

Le seize appartenait aux religieuses de l'institut. C'était donc une fête du cloître, et les communautés sœurs y avaient été particulièrement conviées. Voici la liste de celles qui y furent représentées, et les noms des déléguées.

Congrégation de Notre-Dame. — Mère Saint-Jean-Baptiste, supérieure générale ; mère Sainte-Aglaé, assistante générale ; sœur Saint-Anaclet, assistante à Villa-Maria : sœur Sainte-Marie de l'Espérance, supérieure du Mont Sainte-Marie : sœur Sainte-Octavie, du Mont Sainte-Marie ; sœur Sainte-Scholastique, de Villa-Maria ; sœur Sainte-Henriette, de la maison-mère.

Sœurs Grises. — Mère M.-V. Stubinger, assistante : sœur Gaudry, sœur Lemieux, sœur Malhiot, sœur Aubertin, sœur Moreau, sœur Sainte-Fortunate.

Sœurs de la Providence. — Mère Jean de la Croix, assistante générale ; mère Marie-Antoinette, assistante générale ; mère Victoire, supérieure provinciale aux Trois-Rivières ; sœur Philippe de Jésus, supérieure de l'institution des sourdes-muettes à Montréal ; sœur Madeleine du Sacré-Cœur, supérieure de l'hospice Saint-Jean de Dieu : sœur Bernardine, sœur Olier du Saint-Sacrement, sœur Marie-Eulalie, sœur Pierre Claver, sœur Rose de Marie, sœur Aimé du Sacré-Cœur, sœur Rose de Lima, sœur Olivine.

Sœurs de la Miséricorde. — Mère Marie du Sacré-Cœur de Jésus, supérieure ; mère Sainte-Béatrice, maîtresse des novices.

Sœurs de Sainte-Anne. — Mère M. de l'Ange Gardien, supérieure générale ; sœur M. Agatha, sœur M. de l'Immaculée Conception.

Sœurs de Sainte-Croix. — Mère M. de Saint-Eugène, assistante générale : sœur M. de Saint-Jean-Baptiste, supérieure locale de Sainte-Brigide ; sœur M. de Sainte-Florence, supérieure locale de l'académie Saint-Ignace ; sœur M. de Sainte-Amélie.

Petites Sœurs des Pauvres. – Sœur Jérémie de Sainte-Anne, sœur Victoire de l'Ascension.

Institut de la Bienheureuse Vierge Marie, à Toronto.— Sœur M. Angelica ; sœur M. Margarita.

Le goût le plus artistique avait présidé à la décoration du pensionnat et de la chapelle. Au centre du vestibule, entre les deux colonnes, le mot *Bienvenue* frappait les regards. Les lettres d'or, retenues par des fils invisibles, semblaient flotter dans l'air. Les clochettes d'or, — clochettes du jubilé, — apparaissaient partout. Dans la chapelle, déjà si belle par elle-même, l'entablement était couvert de festons de lierre doré, et ces festons descendaient, en courants gracieux, sur les chapiteaux des colonnes reliées entre elles par une triple chaînette d'or. Aux colonnes étaient apposées les armes de Pie IX et de Léon XIII, celles de Mgr Bourget et de Mgr Fabre, le décret d'approbation de l'institut, en date du 4 septembre 1877, et le décret d'approbation des constitutions, en date du 22 décembre 1886. Sur l'arche du sanctuaire se lisaient les paroles citées plus haut, expression de la reconnaissance en même temps que de la joie : *Haec dies*

quam fecit Dominus, exultemus et laetemur in ea ; puis, au-dessus, la belle devise de la communauté : *Jésus et Marie, ma force et ma gloire.*

La statue de la sainte Vierge avait été ornée avec grâce ; l'Immaculée apparaissait au milieu des lis, entourée d'anges, une auréole de blanches étoiles autour de sa tête, un croissant lumineux sous ses pieds. C'était la reine bien-aimée à qui s'offraient tous les hommages et toutes les actions de grâces, pour qu'elle les présentât à son divin Fils.

La cérémonie commença à dix heures. La chapelle était remplie de religieuses. Mgr Langevin,archevêque de Saint-Boniface, Mgr Gravel, évêque de Nicolet, Mgr Decelles, évêque de Druzipara, le très révérend P. dom Antoine, abbé mitré de la Trappe de Notre-Dame du Lac, à Oka, plus de soixante prêtres assistaient au chœur. C'était un spectacle imposant.

Mgr Fabre, archevêque de Montréal, chanta la messe. Il avait pour prêtre assistant, M. l'abbé Thibaudier, vicaire général de Mgr l'évêque de Nicolet ; pour diacres d'honneur, le P. Jodoin, supérieur des Oblats à Montréal, et M. l'abbé Pauzé, directeur du collège de l'Assomption. M. l'abbé Beauchamp, curé de Sainte-Anne, à Ottawa, et M. l'abbé Messier, curé de la cathédrale de Saint-Boniface, remplissaient les fonctions de diacre et de sous-diacre d'office. On chanta la *messe impériale* d'Haydn.

Mgr l'archevêque de Saint-Boniface, oblat de Marie-Immaculée, avait été invité à porter la parole. Son discours fut un éloquent résumé de l'histoire de la fondation de l'institut de mère Marie-Rose et de ses étonnants progrès. Nous le publions aussi fidèlement que possible.

DISCOURS DE MGR LANGEVIN

Sanctificabis annum quinquagesimum, quia jubileus est.

Tu sanctifieras la cinquantième année car c'est le jubilé.

(LÉVIT., XXV, 10, 11).

Messeigneurs,

Voilà un jour de douce et grande joie pour le noble institut des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie et, j'oserai dire, pour l'Eglise du Canada tout entière, car c'est la fête du triomphe de cette œuvre divine qui ajoute un nouveau diamant à la radieuse couronne de notre mère bien-aimée.

Mais, c'est vous surtout, mes chères Sœurs, qui devez vous réjouir et rendre grâces à Dieu. L'hiver de la tribulation est passé ; autour de vous, tout respire la paix et l'allégresse, les cœurs chantent l'hymne de la reconnaissance : c'est le jubilé de votre communauté. Le temps et le mauvais vouloir des hommes n'ont pas réussi à renverser l'humble édifice commencé, il y a cinquante ans, dans la tribulation et les larmes, et vous pouvez répéter avec reconnaissance la parole du divin Maître : *Fundatus enim erat*

supra firman petram : " Ah ! c'est qu'il reposait sur une pierre solide."

Sanctifiez donc et célébrez avec allégresse ce jour trois fois heureux. Chantez au Seigneur un cantique nouveau. Dites-lui : " O " Dieu juste et bon, si vous n'aviez vous-même mis la main à cette " édifice, c'est en vain que tant d'ouvriers habiles et diligents y " auraient travaillé : c'est votre œuvre, Seigneur, qui s'est déroulée " dans la suite des années, c'est votre œuvre de cinquante ans de " grâces et de bénédictions, vivifiez-la : *Opus tuum, Domine in* " *medio annorum, vivifica illud.*"

Je regrette, mes Sœurs, que des occupations incessantes m'aient enlevé les loisirs nécessaires pour répondre à ce que vous êtes en droit d'attendre de moi dans cette circonstance solennelle. Je me vois forcé de ne donner qu'un simple exposé historique ; d'autres traduiront dans le langage de la poésie et de l'éloquence vos grandes joies jubilaires.

Le Canada venait de sortir de la tourmente révolutionnaire. Le grand évêque qui gouvernait alors l'Eglise de Montréal, Mgr Ignace Bourget, travaillait à réparer les ruines et à faire pénétrer une nouvelle sève religieuse au sein de nos populations catholiques. Il était de l'opinion de saint Hilaire qui dit que " l'humilité sacerdotale ne doit pas être dépourvue d'énergie et de constance ;" et, pendant qu'il luttait avec le zèle des Athanase, des Basile et des Hilaire contre les doctrines impies, il appelait à son secours des ouvriers évangéliques pour consolider au sein des populations l'édifice de la foi. C'est ainsi qu'il ouvrit les portes du diocèse à l'illustre compagnie de Jésus et à la jeune congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. Il songeait, de plus, à faire venir de France une congrégation enseignante, établie récemment à Marseille, sous le vocable des " Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. "

Sur ces entrefaites, Dieu parla au cœur de trois jeunes filles

d'élite, qui furent amenées par des voies bien diverses, et après de longues années d'épreuves, à jeter les fondements d'un nouvel institut.

Deux d'entre elles étaient nées sur les bords riants du Richelieu, autrefois la redoutable rivière aux Iroquois. La troisième naquit à Longueuil sur les rives du Saint-Laurent.

Toutes trois appartenaient à des familles profondément chrétiennes, et furent élèves de la congrégation de Notre-Dame de Montréal, à Saint-Denis et à Boucherville.

Gloire à vous, dignes filles de la vénérable Mère Bourgeoys ! Vous devez être fières, aujourd'hui, d'avoir donné à l'Eglise du Canada ces trois âmes privilégiées, qui sont pour vous une couronne d'honneur. Gloire à vous, paroisses de Saint-Antoine, de Belœil et de Longueuil ! N'êtes-vous pas la carrière bénie d'où Dieu a tiré les trois pierres fondamentales de son édifice élevé en l'honneur des saints noms de Jésus et de Marie ?

Ces trois âmes avaient entendu la voix du Seigneur. Mais quelle forme de dévouement revêtirait leur vie, elles ne le savaient pas encore. Dieu allait le leur faire connaître bientôt.

Deux communautés de femmes se partageaient alors la glorieuse mission d'instruire la jeunesse : les Ursulines de Québec et les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal.

Ces instituts, deux fois séculaires, ont mérité la reconnaissance du Canada par leur dévouement admirable et le grand nombre de religieuses et de mères chrétiennes qu'elles ont données à notre patrie. Cependant, elles ne suffisaient pas à la tâche ; et Dieu, en suscitant un nouvel institut de religieuses enseignantes, voulut prouver à tous que les fondations nouvelles approuvées par la sainte Eglise, répondent toujours à ses desseins. Il aime à nuancer de diverses couleurs la robe immaculée de son épouse, comme la tunique donnée par Jacob à son bien-aimé Joseph, pour faire briller la diversité de ses dons dans une parfaite unité.

La congrégation des Oblats, née récemment sur le sol provençal d'une pensée de dévouement, avait grandi sous les chauds rayons du soleil de la charité et du zèle apostolique. Elle accepta avec allégresse l'offre que Mgr Bourget fit à son vénéré fondateur, Mgr de Mazenod, de venir prêcher l'Evangile dans ce pays et d'aller aussi vers les déshérités de la maison d'Israël, les pauvres tribus sauvages.

L'institut, encore dans la première ferveur de sa fondation, sentait le besoin de déverser sur des plages étrangères le trop plein de sa sève religieuse. Aussi, quand les PP. Telmon et Honorat eurent connu les futures fondatrices, ils favorisèrent avec joie les ascensions mystérieuses que Dieu avait mises dans ces cœurs généreux, et ils comprirent que le ciel demandait d'elles quelque chose d'extraordinaire. Ils songèrent d'abord à en faire les premières novices canadiennes d'un essaim des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, de Marseille, mais le projet échoua. Dieu voulait prouver par là que la terre canadienne, fécondée par le sang, les sueurs, les larmes de nos premiers missionnaires et des héroïques colons, nos pères, était assez fertile pour donner naissance à des instituts nouveaux.

Le 28 octobre 1843, sous la direction si sage et si ferme de l'illustre Mgr Bourget, le P. Honorat, supérieur des oblats du Canada, et les PP. Allard et Telmon, aidés du vénérable M. Brassard, curé de Longueuil jetèrent les fondements de la nouvelle communauté sur les ruines du fort de Longueuil.

Façonnées aux rudes pratiques du noviciat religieux par un maître en spiritualité, les futures religieuses reçurent, comme un héritage sacré qu'elles transmirent fidèlement à leurs successeurs, un zèle ardent pour les âmes, un dévouement sans mesure à l'éducation de la jeunesse et une soif insatiable de perfection. Elles porteront, plus tard, le costume des religieuses de Marseille, et le

crucifix des Oblats brillera sur leur poitrine. C'est un oblat qui sera leur premier aumônier, leur premier maître des novices et, avec le digne frère Facile, des Ecoles chrétiennes de Montréal, leur premier professeur d'école normale.

Il n'est que juste, maintenant, de vous arrêter à considérer quelles étaient les trois élues du Seigneur qui pouvaient dire comme Marie, en toute humilité : " Il a fait en nous de grandes choses ! "

Mère Marie-Madeleine, (Henriette Céré), fut surtout remarquable par sa parfaite obéissance et sa prédilection pour l'enseignement religieux. Obéir a été le pain quotidien de sa longue vie et elle a porté cette vertu à une perfection vraiment héroïque. Enseigner le catéchisme fut sa constante ambition, et elle ne négligea jamais, même à un âge avancé, la préparation requise à cet effet. Sa vénération pour le saint Evangile était semblable à celle des premiers chrétiens. Elle respectait chaque parole à l'égal des parcelles de la sainte hostie selon la recommandation de saint Augustin.

La mère Marie-Agnès, (Mélodie Dufresne), se distingua par son austérité et son ardent amour pour Jésus-Hostie. Elle était comme une incarnation vivante de la règle. Heureuse d'en accepter le joug, et sans pitié pour elle-même, elle perdait parfois de vue l'humaine infirmité des autres. Compagne et confidente de la vénérable mère Marie-Rose dans le monde, elle puisa, dans cette sainte amitié, des ardeurs d'amour divin et une soif de sacrifice et d'expiation qui la firent comparer aux plus ferventes amies de la croix. C'était au pied des divins tabernacles qu'elle aimait à habiter, afin d'alimenter les saintes ardeurs qui consumaient son âme et, aussi, pour y apprendre les pieux artifices de l'immolation et du zèle.

Mais la plus admirable de cette trinité religieuse, c'est assurément la mère Marie-Rose, née Eulalie Durocher.

Comme elle devait porter bien haut l'édifice de sa sanctification, elle en plaça la base dans les dernières profondeurs de l'humilité. Ce que les chroniques en rapportent nous étonne et fait comprendre pourquoi Dieu l'a comblée de tant de grâces : " Il résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles. "

Aussi, son obéissance à ses supérieurs ne souffrait-elle pas la moindre hésitation. Un mot de son directeur spirituel, le P. Allard, l'aurait déterminée à tous les sacrifices, et elle buvait à longs traits les humiliations publiques infligées par le guide sévère mais sage, qui trempait constamment cette mâle vertu afin de lui donner la force de l'acier.

Entendez-la dire à son vénérable évêque, Mgr Bourget, dans les circonstances difficiles où on allait la priver du secours des saints religieux qui avaient si longtemps dirigé la communauté : " Monseigneur, vous aurez, j'en ai l'intime conviction, pitié de vos enfants qui se feront toujours une joie de vous obéir, reconnaissant la bonté dè Dieu en votre personne. "

Son humilité, qui lui rendait l'obéissance si facile, la portait à se traiter elle-même avec une rigueur extrême, comme la plus indigne de la communauté. Il lui était doux de souffrir par amour et en esprit d'expiation. " Allons au ciel par la croix," écrit-elle à une sœur. Oui, souffrir tout, supporter tout sans rien dire, et ne faire souffrir personne, voilà ce que Dieu demande de nous. " Et elle s'écria même un jour : " Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de se donner à Dieu et de ne vivre que pour lui seul."

On devine aisément que de telles vertus étaient alimentées par la sève d'une foi robuste et inébranlable. C'est de cette racine de la foi que procédaient son humilité, son obéissance, sa mortification, et sa charité parfaite pour le prochain. C'est sa foi héroïque qui la fit espérer contre toute espérance, aux jours difficiles de la fondation, alors que tout semblait perdu.

Et quand il faudra résister au loup ravisseur qui menace de pénétrer dans la bergerie, elle saura déployer un courage surhumain, pendant qu'elle montrera une délicatesse exquise et un désintéressement magnanime, en présence des exigences d'un bienfaiteur surpris dans sa bonne foi et son désir du bien.

Voilà cette vénérable mère Marie-Rose dont un digne prêtre, M. l'abbé Odelin, avait dit un jour, même avant son entrée en religion : " Je ne connais pas de jugement plus droit et plus sain, ni de personne plus capable de conduire les autres à la perfection."

Et je ne m'étonne pas d'entendre Mgr Bourget dire : " J'ai été tout-à-fait ému en voyant tant de vertus réunies dans une seule âme : ...... Je ne doute pas qu'elle ne soit au ciel. " Or, le grand évêque s'entendait en sainteté.

Ah ! mes bien chères Sœurs, bénissez le Seigneur ; soyez heureuses et fières, aujourd'hui, de posséder de telles mères, et surtout de pouvoir contempler les vertus héroïques de celle qui est vraiment la fondatrice de votre noble institut. Jésus, l'époux bien-aimé des vierges, pouvait-il vous témoigner un plus grand amour ?

Or, il n'a pas cessé depuis lors de vous combler de biens. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'oeil sur les développements de votre œuvre.

L'arbre se juge à ses fruits. Qu'il doit donc être agréable au ciel, cet arbre qui a porté tant de fruits précieux !

L'évêque de Montréal avait dit à la pieuse fondatrice : " Multipliez-vous. Je vous bénis, vous, ma fille, vos sœurs et vos élèves. " Et, s'adressant aux premières novices, il s'était écrié avec un accent prophétique : " Mes chères filles, vous devez être des vases d'élection pour porter au loin la gloire des saints noms de Jésus et de Marie. "

Or, quelques années plus tard, douze missionnaires partaient, douze apôtres, pour aller jusque sur les plages lointaines de

l'Orégon, afin de seconder l'intrépide Mgr Blanchet dans ses œuvres d'éducation. C'était porter le drapeau très loin pour un coup d'essai, et la prudence humaine s'en alarma ; mais la sagesse divine voulut prouver que les sacrifices des communautés ne restent jamais sans récompense.

Le don royal d'une riche famille canadienne, la famille Valois, permit de transporter le noviciat dans la grande ville de Montréal, à l'endroit où se dressait jadis la vieille bourgade sauvage d'Hochelaga. Le nombre des novices augmenta rapidement. Il fallait dilater encore les tentes, et, après avoir envahi le pays voisin de l'Orégon, la légendaire Californie, à la poussière d'or, l'institut s'élança à l'extrémité opposée du continent américain, et alla fonder cette mission de Key West, en Floride, dont le seul nom rappelle les plus belles pages de ses annales. O île fameuse de l'Atlantique, redis-nous les exploits des dignes sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie qui se sont faites les gardes-malades des pestiférés, et chante à jamais les noms bénis de deux prêtres héroïques, Jean-Baptiste Allard, et Paul Larocque, les pères de cette fondation naissante qu'un grand évêque avait bénie !

Vous le voyez, mes chères Sœurs, les *vases d'élection* accomplissaient vaillamment la noble mission qu'ils avaient reçue. Vos sœurs étaient allées de l'occident à l'orient, elles se dirigèrent bientôt vers les immenses plaines du Nord-Ouest, pays mystérieux qui a toujours eu tant d'attraits pour le cœur canadien.

Le 23 août 1874, Mgr Taché, mon illustre prédécesseur, recevait quatre religieuses venues d'Hochelaga, en leur disant : " Vous êtes mille fois les bienvenues, mes chères sœurs. " Elles rencontraient, aux bords de la Rivière-Rouge, celui qui avait connu les vénérables fondatrices et qui avait reçu du même maître, la formation religieuse à Longueuil. Aussi, jusqu'à la fin de sa noble vie, le vénérable archevêque aimait-il à entendre raconter les succès

de ses chères filles de l'académie Sainte-Marie de Winnipeg. Témoin de son bonheur, je me disais au souvenir des jours d'épreuves : " L'hiver n'est plus, et un souffle de printemps a passé sur ses cheveux blancs, remplissant son grand cœur de paix et de paternelle tendresse. "

L'approbation de votre bel institut par Rome est l'affermissement donné à la grande œuvre des vénérées fondatrices. Jésus-Christ vous l'a dit par son Vicaire. " Je suis avec vous, " que pouvez-vous donc craindre ?

Mais qui présenta vos constitutions et vos règles et plaida la cause de l'institut auprès du Saint-Siège ?

Admirons ici les desseins d'une Providence amoureuse et sage, et que les anges de la communauté chantent aujourd'hui, sur leurs harpes d'or, l'hymne de l'action de grâces !

Vos aînées, mes chères Sœurs, s'adressèrent à leur premier guide, pour asseoir sur des bases inébranlables le modeste édifice qu'il avait si souvent béni à son début. Il semble que Mgr Allard, l'ancien aumônier de Longueuil, s'était rendu dans la ville sainte pour couronner l'œuvre de sa jeunesse sacerdotale. C'est lui qui obtint du pontife suprême le *fiat* sauveur, cette précieuse approbation, qui vous donne rang parmi tant d'instituts reconnus par l'Eglise.

Aussi, on peut dire, en toute vérité, que vous avez été la consolation de ses vieux jours, la couronne de gloire de sa vieillesse épiscopale.

Je suis heureux aujourd'hui, comme évêque oblat, de vous féliciter de ces grandes choses que Dieu a opérées en vous, et de pouvoir annoncer à cet auguste auditoire, qu'un document précieux, portant la signature des chefs des deux congrégations religieuses, consacre, par un pacte solennel d'union de prières et de bonnes œuvres, les relations intimes qui ont existé, dès le début,

entre la congrégation des Oblats et l'institut des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Puisse cette union bienheureuse être le gage d'une prospérité plus grande pour les deux communautés ! Puisse, en particulier, l'arbre planté sur le bord de notre Saint-Laurent, et fécondé par la surabondance des rosées célestes, garder son feuillage toujours riche et verdoyant, et donner constamment les plus beaux fruits ! Qu'il s'étende et grandisse, de manière à abriter un grand nombre de vierges privilégiées qui viendront, avec leurs nombreux essaims d'enfants et de jeunes filles, se reposer sous ses ombrages protecteurs. Qu'il pousse des racines si profondes dans notre cher sol canadien que les orages les plus violents ne puissent jamais l'ébranler. Que le Seigneur récompense aujourd'hui les sacrifices du passé et qu'il comble les désirs de tous les cœurs voués à son service !

Réjouis-toi donc, ô saint Institut, destiné à honorer Jésus et Marie ! Ce jour est vraiment pour toi le jour que le Seigneur a fait. Dilate tes tentes, multiplie tes œuvres et va ton chemin sans craindre les obstacles et les attaques de tes ennemis. Le Seigneur est ta lumière et ta force, il sera ton salut.

Unis au pasteur suprême, nous te bénissons, nous tes pasteurs, tes protecteurs et tes pères, et nous voulons que cette bénédiction te comble de joie, de lumière et de paix, et procure à tes enfants la bienheureuse miséricorde. Ainsi soit-il.



Après la messe, eut lieu le dîner que les évêques et les membres du clergé prirent dans le grand parloir. Les religieuses restèrent au réfectoire du pensionnat.

En sa qualité de bienfaitrice insigne de l'institut, Mme Lussier avait été priée de se joindre à elles, et occupait la place d'honneur à la droite de la supérieure générale. Après le bénédicité dit en commun, un chœur de professes, de novices et de postulantes, fit entendre un très beau chant sur les paroles : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* L'émotion gagna tous les cœurs, il y eut des larmes dans bien des yeux. Il était touchant, en effet, de voir réunies à ces agapes fraternelles, des membres de tant de communautés différentes, comme les enfants d'une même famille, animés des mêmes sentiments, partageant les mêmes joies. Mais en vérité n'était-ce pas une seule famille, la grande famille religieuse, vivant de la même vie, et, par des moyens divers, poursuivant, partout et toujours, le même but : la sainteté, la gloire de Dieu et le bien spirituel du prochain ?

Une franche gaieté régna tout le temps du repas qui se termina par la prière d'usage, expression si vraie des sentiments dont tous les cœurs étaient alors remplis : " Nous vous rendons grâces, ô Dieu tout-puissant de tous vos bienfaits, ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles ! "

***

Dans l'après-midi, les religieuses se réunirent de nouveau dans leur chapelle, encore tout embaumée des parfums de la cérémonie du matin, pour recevoir la bénédiction du très saint Sacrement, et une séance tout intime vint clore cette délicieuse journée.

On fêta la vénérable doyenne, mère Véronique du Crucifix, contemporaine de mère Marie-Rose, et arrivée, elle aussi, aux *noces d'or* de sa profession religieuse.

Ce fut une heure pleine de charmes, et l'on se sépara après avoir chanté encore une fois le cantique de l'allégresse : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur !* C'était la fin du jour le plus mémorable que l'institut avait vu depuis sa fondation.





V

DEUXIÈME JOUR DU TRIDUUM

18 JUILLET

La famille au complet. — Impressions d'une ancienne élève. — Allocution de M. le chanoine Bruchési. — Dialogue : *Une fête jubilaire.*

Le grand jour est arrivé, dit la chronique du couvent, en parlant du 18 juillet. Avec quelle impatience on l'avait attendu ! C'était encore la fête des mères, mais c'était, en même temps, celle des enfants : la famille de Jésus-Marie allait être au complet.

Ce fut une inoubliable journée.

Rentrée chez elle, le soir, une dame du monde, une des plus anciennes élèves d'Hochelaga, écrivit d'une main émue ses impressions. On nous a permis de les reproduire ; nous ne saurions désirer un récit plus éloquent de la fête ; il a jailli spontanément du cœur.

“ Notre fête vient de se terminer... J'ai les yeux encore rougis des larmes que j'ai versées pendant ces heures délicieuses, passées sous le toit si hospitalier des bonnes sœurs.

“ Nous avons été favorisées par un temps superbe ; tout était réuni, semble-t-il, pour donner à cette célébration des noces d'or un intérêt et un charme incomparables.

“ Dès neuf heures, le matin, les anciennes élèves arrivent par toutes les routes. Il en vient de bien loin, du Canada et des Etats-Unis. Les religieuses sont là pour leur souhaiter la bienvenue. Que de rencontres touchantes ! On s'embrasse avec émotion, on pleure de joie ; il y a si longtemps qu'on ne s'est vu ! Quel bonheur de se retrouver, de se reconnaître après vingt et trente ans de séparation ! Hélas ! il faut l'avouer : chez plus d'une le visage a vieilli, les cheveux ont blanchi, les travaux, les sollicitudes, les épreuves, les deuils ont laissé leur trace. Ces longues années, dans le monde, n'ont guère ressemblé aux années paisibles du couvent : mais le cœur, on le voit, on le sent, n'a pas changé.

“ Quant à nos maîtresses, elles sont restées, il me semble, absolument les mêmes. Le cloître possède donc le secret d'une perpétuelle jeunesse ? C'est la même cordialité qu'autrefois qui nous accueille, le même bon sourire. Oh ! que cela fait du bien !

“ On garde un respect attendri pour la mémoire des parents bien-aimés qui furent les anges gardiens de nôtre enfance. Ne doit-on pas avoir une reconnaissance presque égale pour ces femmes dévouées qui ont secondé et continué le travail de nos mères, en cultivant notre intelligence et en formant notre cœur ?

“C'est animées de ce sentiment de gratitude, que plus de trois cents élèves ont répondu à l'invitation des religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie. Il en est venu de partout. Les autres, empêchées de s'associer à la joie commune, ont exprimé leurs regrets par lettres ou par dépêches.

“ Des plantes exotiques, en grand nombre, des clochettes d'or entrelacées de guirlandes de lierre, les dates mémorables : 1844-1894, en lettres d'or, telle était la décoration simple et de bon goût qui ornait le vestibule de la chapelle.

“ L'office divin commence dans un pieux recueillement. Mgr Lorrain, évêque de Cythère, pontifie au fauteuil, assisté de M. le chanoine Duhamel, curé de la cathédrale de Saint-Hyacinthe, comme prêtre



Vestibule du pensionnat d'Hochelaga

assistant, de M. l'abbé Laroeque, curé de Saint-Louis de France, à Montréal, comme diacre, et de M. l'abbé Bérard, curé de Verchères, comme sous-diacre. Musique splendide. Les voix des religieuses que nous entendons, éveillent en nous tout un monde de souvenirs. Je me revois enfant, arrivant au pensionnat, accueillie par mère Thérèse, cette femme au grand cœur et qui m'a fait tant de bien. L'ordination de M. l'abbé Valois, dans notre chapelle ; Noël, la fête joyeuse entre toutes les fêtes ; ma première communion, divine faveur suivie de tant d'autres dans le cher sanctuaire où nous sommes maintenant ; mon admission dans la congrégation des Enfants de Marie : les prises de voile, les professions religieuses, les chants de l'Immaculée-Conception, tout cela me revient à la mémoire, et malgré moi je pleure....

“ Voyant à mes côtés bien des figures d'autrefois, entendant des voix vibrantes admirées jadis, je me crois transportée au bon vieux temps, et je revis, il me semble, ce cher passé tout ensoleillé de joie et de poésie.

“ La messe se continue. M. le chanoine Bruchési, de l'archevêché de Montréal, nous fait une touchante allocution en s'inspirant de ces paroles du Psalmiste : “ Je me suis souvenu des jours d'autrefois. ” Puis, quand la cloche annonce le moment solennel de

l'élévation, tout le monde s'agenouille dans une même pensée de foi et de charité : nous prions les unes pour les autres et pour les amis disparus.

" A l'issue de la cérémonie religieuse a lieu le banquet. Le réfectoire est orné comme il ne l'a jamais été. Partout des inscriptions joyeuses, des drapeaux, des tentures, des guirlandes de feuillage et de fleurs.

" Avons-nous causé pendant le repas ! *Deo gratias*, disions-nous toutes,comme autrefois,aux grands congés du pensionnat. Nous avons parlé beaucoup du passé, peu du présent, encore moins de l'avenir. C'était le contraire quand nous étions fillettes. Aujourd'hui, on entend de tous côtés ce mot : " Te souviens-tu ?"... et les récits de mille faits, de mille espiègleries vont leur train : on rit du meilleur cœur. O le bon, le charmant dîner !

" Nous quittons le réfectoire pour de nouvelles et agréables surprises. Les religieuses ont préparé un ravissant dialogue entremêlé de chants. La salle des séances est comble. Les élèves actuelles, nos jeunes sœurs, apparaissent sur la scène. Que de choses touchantes, aimables, sérieuses, enjouées, elles nous chantent et nous disent ! Et comme elles les chantent et les disent bien ! Nous les applaudissons et nous versons plus d'une larme, et il y a des prêtres et des évêques qui pleurent comme nous.

" Au premier rang, parmi les auditeurs, est un vénérable vieillard, M. Calixte Durocher, le frère de mère Marie-Rose, venu de Saint-Denis du Richelieu, pour assister aux fêtes de l'institut. C'est avec raison que la communauté l'entoure de la vénération la plus profonde. Il attire tous les regards. Que d'émotions doivent, en ce moment, agiter son âme !

" Des paroles très élogieuses de la part de Mgr l'archevêque de Montréal, de Mgr l'évêque de Nicolet et de Mgr l'évêque de Sherbrooke, à l'adresse de l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie et des œuvres accomplies par lui depuis cinquante ans, mirent fin à cette intéressante séance. L'émotion gagna tout l'auditoire quand Mgr Fabre, ému lui-même, rappela la vertu, le zèle et le courage de son illustre prédécesseur. " Un précieux héritage m'a été " laissé, dit Sa Grandeur, je devais le conserver et le " faire valoir. Dieu, dans tous les temps, se choisit les " instruments de ses miséricordieux desseins. Ce n'est " pas de lui-même, ni par un effet du hasard, que " Mgr Bourget quitta Lévis pour venir à Montréal. " Non, c'est Dieu qui l'inspira et le conduisit, parce " qu'il le voulait comme le pasteur de ce vaste " diocèse. Mgr Bourget était un homme prudent, aux " vues larges, à l'énergie indomptable, d'une persévé- " rance à toute épreuve, capable de grandes choses, et

" Dieu lui donna un long pontificat pour les accom-" plir."

" Enfin il faut se dire adieu, et ce n'est pas sans tristesse que je me sépare d'anciennes amies d'enfance que je ne reverrai probablement jamais. Il est certain, hélas ! que pareille fête ne se répétera plus pour nous au couvent d'Hochelaga, mais quel souvenir nous garderons de ce 18 juillet 1895 ! Il a surpassé tout ce que j'avais rêvé. "

ALLOCUTION DE M. LE CHANOINE BRUCHÉSI

Memor fui dierum antiquorum.

Je me suis souvenu des jours d'autrefois.

(Ps. CXLII, 5).

Mesdames,

Si j'avais à définir la fête qui vous rassemble aujourd'hui, en si grand nombre, dans cette pieuse retraite, je l'appellerais la fête des souvenirs. Voilà pourquoi j'ai emprunté au Psalmiste cette parole qui me semble exprimer si bien, et la pensée des dignes religieuses qui vous y ont conviées, et votre pensée à vous, qui avez répondu avec tant d'empressement à leur cordial appel : *Memor fui dierum antiquorum :* " Je me suis souvenu des jours d'autrefois. "

Il n'y a pas de mortel, Mesdames, qui puisse échapper à la

magique puissance du souvenir. Le souvenir, c'est un ennemi cruel, lorsqu'il est triste et surtout coupable ; mais c'est l'ami consolateur, le doux et fortifiant compagnon, lorsqu'il est heureux et pur. Au milieu de ses épreuves et de ses angoisses, David recourait à lui pour trouver l'espérance et la force dont il avait besoin ; et après avoir fait repasser devant sa mémoire attendrie, les bontés du Dieu qui, de ses champs, l'avait porté sur le trône d'Israël, il terminait confiant et rasséréné, son cantique ou sa prière, par ces mots que tant d'âmes ont redits après lui : " Seigneur, " vous me rendrez la vie dans votre justice ; vous me relèverez " dans mon abattement, vous me ferez triompher de mes ennemis, " je le sais, parce que je suis votre serviteur."

Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, vous vous êtes souvenues vous aussi, et vous chantez vos souvenirs en des hymnes que la reconnaissance inspire, et auxquels, des bords du Saint-Laurent au golfe du Mexique et aux rives de l'océan Pacifique, tant de cœurs amis font en ce moment écho.

Le grain de sénevé, jeté en terre, il y a cinquante ans, a germé : il est devenu un arbre aux vigoureux rameaux, et c'est par milliers que se comptent les enfants venues s'abriter sous son bienfaisant ombrage. Vous vous rappelez avec émotion les mains pieuses qui l'ont planté, les bienfaiteurs qui ont arrosé ses tiges naissantes, les prêtres et le pontife qui ont attiré sur lui les bénédictions du Ciel. Longueuil, le poétique village anobli par Louis XIV ; Eulalie Durocher, Mélodie Dufresne, Henriette Céré, vos premières mères ; Brassard, le curé à l'âme noble et généreuse, les Oblats de Marie-Immaculée, vos premiers directeurs ; Bourget, le grand et saint évêque, créateur ou inspirateur de tant d'œuvres admirables ; Simon Valois, l'ami au don vraiment royal, vous redites tous ces noms chers et vénérés, comme on aime à redire les noms qui se rattachent à la première enfance, au sol natal et au berceau : *Memor fui dierum antiquorum !*

Mais, mes Sœurs, les origines de votre institut, son développement merveilleux et le bien opéré par lui sur tant de plages, ont été célébrés, ici même, avant-hier, avec une éloquence qui m'interdit d'y revenir. Ce jour appartient, du reste, à vos élèves accourues de près et de loin pour fêter le glorieux jubilé ; c'est à elles que ce discours doit s'adresser.

Revenir, Mesdames, après de longues années, aux lieux témoins des beaux et calmes jours de sa jeunesse, et y voir toutes choses changées et bouleversées, la demeure paternelle triste et abandonnée, les vieux sentiers disparus sous les herbes et les ronces ; se retrouver comme en un désert, là ou règnaient jadis tant de gaieté et tant de vie ; parler et n'entendre que l'écho répondre à votre voix, quelle cruelle déception pour le cœur ! Et comme il en coûterait d'avoir à répéter la mélancolique parole du poète :

Ma maison me regarde et ne me connaît plus !

Certes, Mesdames, ce n'est pas vous qui, aujourd'hui, éprouverez cette tristesse et proférerez cette plainte. Vous avez revu votre maison, et votre maison vous a reconnues toutes. Elle a revêtu, pour vous recevoir, une parure de fête ; elle s'est ornée de drapeaux, de guirlandes et de fleurs ; elle vous ouvre ses portes toutes grandes et vous acclame comme ses enfants. Vous êtes véritablement chez vous : tout vous parle ici pour vous attendrir et vous rappeler les meilleures joies de votre vie.

Ne vous semble-t-il pas que, pour un jour, vous redeveniez enfants ? N'est-ce pas comme un rêve enchanteur que vous faites et ne sentez-vous pas se réveiller soudain en votre âme, toutes les impressions de vos quinze ans ?

Voici la chapelle où vous avez prié tant de fois. Les bons moments ! vous ne les avez pas oubliés. Doux colloques avec le

divin Maître, le matin et le soir de chaque jour ; messes et pieux cantiques, instructions du dimanche, beaux exercices du mois de Marie, édifiantes et salutaires retraites de chaque année, grands et touchants spectacles des professions religieuses, dites-moi, tout cela ne vous semble-t-il pas d'hier ? N'est-ce pas à cette table sainte que, pour la plupart, vous avez porté le blanc voile de la première communion ? N'est-ce pas au pied de cet autel que vous ont été manifestées les volontés de Dieu à votre égard ?

Sortez du sanctuaire : vous reconnaissez les jardins, les lieux de récréation où se passaient vos congés, les parloirs où vos familles, disparues ou dispersées maintenant, peut-être, venaient vous faire de ces visites qui vous réjouissaient tant le cœur.

Voici les salles d'étude et les classes où, dans le recueillement et le travail, sans inquiétude et sans soucis, vous développiez les facultés que vous aviez reçues de Dieu. Votre intelligence était alors comme un champ fertile auquel une culture habile et dévouée faisait produire des fleurs et des fruits. Point de travail que la prière ne vînt ouvrir et clore. Tout se passait sous l'œil de Dieu proclamé votre premier maître, et c'est de lui que vous attendiez vos succès. C'était l'éducation du foyer paternel qui se continuait sous une direction pieuse et tendre comme celle de la mère que vous aviez quittée.

La religion occupait dans vos études la place d'honneur, et l'explication journalière de ce merveilleux petit livre appelé catéchisme, dédaigné par les superbes, proscrit, hélas ! de certaines écoles au nom de la science, vous donnait sur Dieu, sur la destinée et les devoirs de l'homme, plus de vraie philosophie que n'en ont jamais possédé les plus beaux génies de l'antiquité.

En même temps, dans l'ordre des connaissances humaines, rien n'était négligé de ce qui devait vous donner une instruction en harmonie avec les besoins intellectuels de votre époque, et vous

permettre de reproduire plus tard, dans le monde, la vie de la femme forte dont l'Ecriture nous a tracé le portrait.

C'est ainsi, dans la prière, le travail et l'obéissance à une règle qui fixait l'emploi de vos journées et de vos heures, que vous prépariez votre avenir, à l'exemple du Sauveur qui, dans l'humble maison de Nazareth, priant, travaillant, obéissant lui aussi, attendait le moment où il devait se manifester aux hommes et commencer son œuvre de rédemption.

Mais je parle, Mesdames, d'un temps déjà bien loin pour un grand nombre d'entre vous. Hélas ! vous n'avez pu échapper à la loi commune. La douleur est venue à vous ; en est-il parmi vous, une seule qui n'en ait connu l'amertume et qui n'ait fléchi sous son poids ? Les illusions du jeune âge s'en sont allées les unes après les autres ; le chemin de la vie, entrevu si riant et si beau, n'est-il pas devenu le chemin de la croix, ce chemin où l'on pleure, où l'on succombe, et c'est peut-être le cœur blessé, que vous venez aujourd'hui vers le vieux monastère, pour proclamer belles entre toutes, les années que vous y avez passées, et dire à celles de vos amies qui en ont fait leur demeure pour jamais ici-bas, qu'elles ont choisi la meilleure part.

N'importe, savourez bien les souvenirs des jours d'autrefois, de ces jours où tout en vous était calme et pur, et demandez-vous les sentiments qu'ils doivent faire naître dans votre cœur.

Tout d'abord, reconnaissance profonde envers le Seigneur qui s'est montré à votre égard si prodigue de ses dons. Il est libre sans doute, infiniment libre dans son action sur les âmes, et nul n'a le droit de lui demander compte de la distribution de ses faveurs. Mais on ne saurait nier,— l'Ecriture nous l'atteste,— qu'il a parfois des prédilections visibles, et alors,—c'est lui-même qui nous le dit,— il attend, en retour, l'action de grâces de celui qui en est l'objet. Vous êtes, Mesdames, du nombre des âmes privilégiées de Dieu, et vous pouvez dire avec raison en vous

appliquant la parole du roi prophète : " Il n'a point fait pour tous ce qu'il a fait pour moi."

Cette éducation si chrétienne et si complète que vous avez reçue, elle n'a pas été, vous le savez, le partage de tous les enfants de votre temps. Il y en avait alors comme aujourd'hui, et des milliers, au sein des peuples infidèles, élevés dans l'ignorance des œuvres de Dieu et de leurs devoirs ; il y en avait alors comme aujourd'hui, et en grand nombre, qui, orphelins, pauvres, sans amis, étaient condamnés, à un âge encore tendre, à gagner, de leurs faibles mains, le pain de chaque jour ; il y en avait alors comme aujourd'hui, qui grandissaient dans des écoles sans Dieu, subissant des lois dont ils ne soupçonnaient pas toute l'injustice, recevant un enseignement qui ne disait rien à leur âme baptisée et ne portait pas ses vues au-delà des méprisables intérêts du temps. Vous, Mesdames, conduites dans cet asile béni, pour y être initiées dès l'enfance à tout ce qui devait faire votre bonheur dans le temps et dans l'éternité, rien ne vous a manqué : ni les leçons de la science, ni celles de la vertu, ni les conseils de l'expérience, ni les salutaires exemples du dévouement et de l'abnégation. Avez-vous alors mesuré toute l'étendue d'une pareille grâce ? Non, assurément ; vous ne le pouviez pas. C'est vers le soir de la vie que l'on comprend les attentions délicates, infinies de la Providence pour nous, que notre passé s'éclaire, et qu'on y reconnaît la main toute-puissante et toute bonne qui en a dirigé les moindres événements.

Ce que je dis là, Mesdames, vous le sentez aujourd'hui, et voilà pourquoi vos âmes s'unissent dans l'harmonieux concert de la plus vive gratitude : *Memor fui dierum antiquorum.*

Reconnaissantes envers Dieu, comment ne seriez-vous pas reconnaissantes aussi envers les femmes dévouées, instruments de sa libéralité envers vous et qui se sont consacrées à votre formation intellectuelle et morale ?

Vous leur garderez donc une affection pleine de respect, vous

leur donnerez une large part dans vos prières, vous continuerez de les vénérer comme les guides de vos premiers pas dans le chemin de la science et de la piété ; et, si on les attaque en votre présence, si on leur fait des reproches immérités, vous qui avez l'expérience de leur dévouement sans bornes et de la sagesse de leur enseignement, vous serez là pour les défendre et dire à leurs accusateurs : " Vous ne les connaissez pas. "

Ici, Mesdames, je songe à toutes nos communautés religieuses enseignantes, saintes et glorieuses bienfaitrices de notre pays, et ce m'est un besoin de leur rendre un public et sincère hommage. Elles sont avec vous, du reste, en ce moment, d'esprit et de cœur ; elles ont pris part à vos fêtes, se réjouissant de l'éclatante prospérité d'une congrégation sœur, et faisant monter pour elle vers le ciel des vœux inspirés par la foi et l'amitié.

Quelle dette, Mesdames, la société n'a-t-elle pas contractée envers chacune d'elles ! Elles sont apparues sur différents points de notre terre, à l'appel de Dieu, pour y accomplir l'œuvre grande et belle entre toutes : celle de l'éducation de l'enfance, et elles l'ont accomplie généreusement, vaillamment, sans compter avec la fatigue et le sacrifice.

Ce sont elles qui ont contribué à nous faire si pieuses et si bonnes nos sœurs et nos mères, et, quand, sur le sol étranger, nos compatriotes alarmés, au milieu d'un peuple qui ne croyait pas comme eux, qui ne parlait pas comme eux, se tournèrent vers nous et appelèrent au secours, on les vit, nos religieuses canadiennes, voler vers eux, pour être les anges tutélaires de leur langue et de leur foi. Elles sont aujourd'hui partout. Demandez aux Canadiens de la Nouvelle-Angleterre et de l'Ouest des Etats-Unis, demandez aux catholiques de la Floride, de l'Orégon et de la Colombie, demandez même aux peuplades sauvages de l'Alaska, tous n'auront qu'une voix pour proclamer le bien immense réalisé au milieu d'eux par ces apôtres, vos filles, Mesdames, nos sœurs

et nos amies, l'honneur de notre nom et de notre drapeau.

Leur reprocherons-nous d'aller si loin dépenser leurs talents et leur vie ? Ah ! gardons-nous en bien. Elles font pour d'autres peuples, ce qu'ont fait jadis pour nous ces femmes héroïques qui se nommaient Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys. Le monde a besoin d'elles, elles vont lui porter Dieu ; c'est par ces expatriées volontaires que le règne du Christ s'étend et s'affermit !

Avec quel zèle elles remplissent leur mission parmi nous, vous le savez ; avec quel succès, vous êtes là pour le dire, et il n'y a pas longtemps qu'à la grande exposition colombienne, l'Europe s'unissait à l'Amérique pour leur rendre les témoignages les plus éloquents et les plus flatteurs.

Vous vénérerez donc, Mesdames, et vous aimerez votre *Alma Mater*, mais de plus, — et c'est encore un enseignement de cette belle fête, — vous aurez à cœur d'en être la gloire, au milieu de la société, par une foi sans défaillance, par une piété au-dessus de tout respect humain, par une charité qui vous fasse tendre la main à toutes les misères, par les exemples d'une vie sérieuse et réglée, par une action salutaire et efficace sur les âmes qui dépendent de vous. C'est la leçon qu'a reçue ici-même votre jeunesse ; vous serait-il possible de l'oublier ? On dit que les caractères s'amollissent, que les mœurs se relâchent, que les lois de l'Eglise sont moins respectées qu'autrefois, que les lectures dangereuses ou frivoles envahissent les foyers, qu'il règne partout une soif immodérée des plaisirs. Qui donc réagira contre ces erreurs, contre ces tendances malsaines, si ce n'est vous, épouses et mères chrétiennes, placées dans la famille comme les gardiennes de sa paix, de son honneur et de ses vertus ? C'est à cette œuvre que l'Eglise travaille ; vous devez y travailler avec elle ; il sera demandé beaucoup de vous, parce que vous avez beaucoup reçu.

Veillez bien sur l'esprit et sur le cœur de vos enfants, et rendez-

leur en sollicitude, en tendresse douce et ferme à la fois, ce que vos mères vous ont donné. Vos filles vous succèderont, sans doute, dans cette maison qui fut la vôtre ; inspirez-leur une soumission filiale envers celles qui leur commanderont en votre nom ; et, vous-mêmes, par un scrupuleux respect de la règle, favorisez l'action et l'influence de leurs dévouées maîtresses. Mais suivez-les aussi, plus tard, dans la vie, et ne craignez jamais l'exagération dans la vigilance, quand il s'agira de leur innocence et de leur vertu.

Enfin, — c'est une pensée que m'inspire le spectacle que j'ai en ce moment sous les yeux, — si Dieu appelait à le servir dans la sainteté du cloître, une de vos bien-aimées enfants, n'allez pas entraver ses mystérieux desseins, et respectez cette grande chose qui s'appelle la vocation. Accomplissez le sacrifice demandé à votre cœur de mères, et prononcez généreusement votre *fiat*, en consacrant au Seigneur cette enfant, dont il veut faire son épouse, et qui sera votre gloire pendant l'éternité.

Mesdames, toutes nos joies ici-bas sont de courte durée. Celle que vous goûtez à vous souvenir et à prier ensemble va finir bientôt. Mais elle n'aura par été sans féconds résultats pour votre âme. Vous partirez de ce monastère, pénétrées, il me semble, d'un plus grand amour pour Dieu, plus attachées à votre devoir, plus fortes contre les épreuves et les tristesses de la vie. Allez reprendre, religieuses, dans vos couvents, mères de famille, à votre foyer, votre belle et importante mission. Dans le monde comme dans le cloître, vous avez les unes et les autres, à exercer un glorieux apostolat. Que le Seigneur soit avec vous ; que sa bénédiction vous suive partout, dans le bonheur et dans la peine ; qu'elle soit pour vous une lumière et une force, et puissiez-vous vous retrouver un jour dans la maison du Père, pour y continuer le cantique de l'action de grâces commencé sur la terre, et goûter des joies qui ne finiront pas.



Intérieur de la chapelle du couvent d'Hochelaga

DIALOGUE

UNE FÊTE JUBILAIRE

Scène I

ADRIENNE, FLAVIE, JUSTINE, LUCIE, MARIE-LOUISE.

Marie-Louise, *(les annales à la main)*. — Qu'elles sont touchantes ces annales de l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie !

Adrienne. — Pour moi, je n'oublierai jamais l'impression qu'elles m'ont faite.

Lucie. — Elles nous transportent, il me semble, dans un monde tout surnaturel.

Marie-Louise. — Si les beautés du monde physique racontent la gloire de Dieu, que dire des merveilles du monde moral ? Elles forment, en son honneur, un concert cent fois plus harmonieux.

Adrienne.—L'histoire du monde nous parle de Dieu, c'est vrai, mais l'histoire des âmes nous le montre agissant, en quelque sorte, sous nos regards.

Flavie. — Ce qui me frappe le plus dans cette action divine, ce sont les moyens dont Dieu se sert pour arriver à ses fins.

Justine.—Non content de choisir, des siècles à l'avance, les instruments de ses œuvres, il les prépare lui-même à l'accomplissement de leur mission.

FLAVIE. — Bien plus, souverain Seigneur de toutes choses, il fait tout converger vers la réalisation de ses desseins : il choisit l'heure, crée les milieux, dispose les événements. Il conduit tout avec une douceur ineffable et une force irrésistible.

MARIE-LOUISE. — Cette action de Dieu sur les âmes et sur les événements se montre à chaque instant dans les annales de cet institut.

LUCIE. — C'est surtout dans l'histoire de la pieuse fondatrice que la main de Dieu me paraît plus évidente.

FLAVIE. — En effet ; cette enfant, destinée à de si grandes choses, naît de parents humbles aux yeux des hommes, mais grands aux yeux de Dieu ; dans une maison peu favorisée des biens de la terre, mais comblée des trésors du ciel. Dans cette atmosphère de simplicité, de vertu et de saints exemples, l'enfant privilégiée a dû trouver le milieu le plus favorable aux premières opérations de la grâce.

JUSTINE. — Dieu devait avoir aussi son but en inspirant à ses parents de la confier aux filles de la vénérable mère Bourgeoys. Après avoir mis sous ses yeux d'enfant des exemples de vie chrétienne, il voulait, évidemment, donner à ses regards de jeune fille des modèles de vie parfaite. En lui montrant à l'œuvre ces dignes religieuses, il l'initiait, à son insu, à son importante mission.

LUCIE. — Devina-t-elle les desseins de Dieu ? Eut-elle alors le désir de se consacrer à lui ?

FLAVIE. — On ne le voit pas. Si glorieux qu'il dût lui paraître de devenir la fille de la vénérable Marguerite Bourgeoys, elle ne paraît pas y avoir songé, à ce moment du moins. A plus forte raison, comment aurait-elle pu se croire, dans son humilité, appelée à devenir elle-même la mère d'une nouvelle famille religieuse ?

Avait-elle, au moins, en retournant sous le toit paternel, le pressentiment que Dieu ne lui avait pas encore dit son dernier mot ?

MARIE-LOUISE. — Je le crois. Les vers que nous lisions tout à l'heure sur cette époque de sa vie doivent exprimer les sentiments de son âme. Ecoutez. *(Elle lit) :*

Dites, Seigneur, où voulez-vous ma vie ?
Dois-je du monde affronter les appâts ?
Dois-je espérer voir mon âme ravie
S'unir à vous, vous suivant pas à pas ?

Parlez, Seigneur, votre humble enfant écoute,
Dites, mon Dieu, que voulez-vous de moi ?
Parlez, vos vœux seront, quoi qu'il m'en coûte,
Toujours mes vœux, et vos vouloirs, ma loi.

ADRIENNE.— Comme elle dut alors prier Dieu de lui faire connaître sa volonté ! comme elle dut se préparer à l'accomplir dès qu'elle lui serait manifestée !

Scène II

LES MÊMES, BERTHE, BLANCHE, MARIE-ANNA.

FLAVIE. — Où courez-vous, petites amies ?

BLANCHE. — Nous venons vous prévenir.

BERTHE. — Oh ! si vous saviez ce que nous avons vu !

JUSTINE. — Eh bien, qu'avez-vous vu ?

FLAVIE. — Quelque phénomène, sans doute, accompli par Dieu pour embellir ce grand jour ?

BLANCHE. — Des phénomènes ? Connais pas ça, moi.

BERTHE. — Ni moi non plus. Ce doit être quelque chose de bien extraordinaire.

MARIE-ANNA. — N'importe, nous avons vu quelque chose de plus beau que des phénomènes.

ADRIENNE. — Dites...... Enfin, qu'avez-vous vu ?

BLANCHE. — Nous avons vu trois dames, vêtues d'habits magnifiques, et si belles qu'on aurait dit des anges du bon Dieu.

MARIE-LOUISE. — Les connaissez-vous ?

BERTHE. — Oui, on nous les a nommées. Celle qui porte un diadème, c'est la Religion.

BLANCHE. — Celle qui s'appuie sur une ancre, c'est l'Espérance.

MARIE-ANNA. — Celle qui tient un parchemin sur lequel se lit " Souvenir, " c'est la Reconnaissance.

BLANCHE. — Nous avons vu aussi des enfants chantant à ravir.

JUSTINE. — Que chantaient ces enfants ?

BLANCHE. — Je ne sais pas, je n'ai compris que ces mots : " Fête-jubilaire, *Alleluia ! Alleluia !* "

BERTHE. — Les voici.

Scène III.

LES MÊMES, CHŒUR D'ENFANTS.

(Les enfants entrent en chantant).

Que votre voix s'unisse
A nos joyeux transports,
Que l'écho retentisse
De vos plus doux accords.
Pour la famille entière,
C'est fête jubilaire.

Alleluia !... Alleluia !...

MARIE-LOUISE. — Vous connaissez donc la grande nouvelle ?

UNE ENFANT. — Si nous la connaissons ? Oh ! oui, c'est nous qui devons sonner partout la cloche des noces d'or.

MARIE-LOUISE. — Quelle douce mission ! Quelle belle fête !

CHŒUR.

Retentissez, notes joyeuses,
Montez à Dieu dans votre essor.
Et vous, cloches harmonieuses.
Sonnez, sonnez les noces d'or.

ADRIENNE.

Allez, enfants ; dans la grande famille,
Vos voix rendront plus ravissant encor
Et plus joyeux, le jour si grand qui brille.
Sonnez partout, sonnez les noces d'or.

BERTHE, *(aux enfants qui partent).* — Pouvons-nous vous suivre ?

UNE ENFANT. — Oui, oui, venez. *(Elles s'en vont en chantant).*

Pour la famille entière,
C'est fête jubilaire.

Alleluia !... Alleluia !...

(Une melodie se fait entendre au loin).

LUCIE. — Quelle suave harmonie ?... Elle s'approche de nous. *(Regardant dehors...)* N'est-ce pas la Religion et ses deux compagnes qui s'avancent ? Oui, les voici.

Scène IV.

LES MÊMES, L'ESPÉRANCE, LA RELIGION,
LA RECONNAISSANCE.

LA RELIGION. — *(Chantant).*

La paix soit avec vous,
Loin de vous les alarmes !

ADRIENNE.

La paix soit avec nous,
O souhait plein de charmes !

CHŒUR.

Laisse-nous, tendre Mère,
T'exalter dans nos chœurs.

LA RELIGION.

Dieu puissant, notre Père,
Règne sur tous les cœurs.
Vous que la foi rassemble
Sous mes drapeaux,

CHŒUR.

Nous que la foi rassemble
Sous ses drapeaux,
Enfants, chantons ensemble
Des jours si beaux.

LA RELIGION.

Immense est l'amour de vos mères,
Plus grand cent fois est mon amour.
Enfants, combien vous m'êtes chères !...
Merci, mon Dieu, de ce beau jour !...

FLAVIE. — Mère, que nous sommes heureuses de vous voir au milieu de nous avec vos saintes compagnes !

MARIE-LOUISE. — Vous daignez sans doute venir fêter avec nous les noces d'or de l'institut ?

LA RELIGION. — Oui, mes enfants, nous venons prendre part à votre allégresse.

TOUTES. — Merci, mère bien-aimée.

LA RELIGION. — Vous ne savez pas, mes chères enfants, combien vous avez droit de vous réjouir aujourd'hui. Les cinquante

ans que compte cette maison sont écrits là-haut, dans mes archives, en lettres d'or. Les pieuses fondatrices que vous fêtez, je les vois maintenant à la récompense et à la gloire. Jadis je les ai vues au travail et à l'épreuve. Laissez-moi vous en parler.

TOUTES. — Oui, mère, parlez-nous d'elles.

LA RELIGION. — En 1843, un pasteur chéri de ses ouailles, ami des pauvres, à la fois type du gentilhomme et modèle du prêtre, dirigeait la paroisse de Belœil. Il avait quatre frères ; deux étaient prêtres comme lui ; trois sœurs, dont l'une était religieuse. La plus jeune vivait avec lui. Pendant qu'il remplissait les divines fonctions de son ministère, elle s'occupait des humbles travaux du ménage. Jadis, quand Josué combattait dans la plaine les ennemis d'Israël, Moïse, sur la montagne, levait ses mains suppliantes vers le ciel, pour appeler sur son peuple les secours du Dieu des armées. De même, dans cette paroisse privilégiée, quand le frère allait à la conquête des âmes, la pieuse sœur appelait sur ses travaux les bénédictions divines. Aussi, comme les ouailles bénéficiaient de ce zèle de prêtre et de cette prière de vierge ! Ah ! mes enfants, puissiez-vous, par la ferveur de vos supplications et la sainteté de votre vie, attirer vous aussi sur les âmes d'abondantes effusions de grâces ! Puissiez-vous acquérir des droits à la gloire et aux récompenses de ceux que Dieu appelle à lui gagner des cœurs ! Vous l'avez deviné, n'est-ce pas, mes enfants, ce digne ministre du Seigneur s'appelait......

ADRIENNE. — Monsieur Théophile Durocher ?

LA RELIGION. — Oui, mon enfant. Sa sœur, née comme lui à Saint-Antoine du Richelieu, se nommait alors Eulalie. Elle s'appela plus tard......

LUCIE. — Mère Marie-Rose....

LA RELIGION. — La future fondatrice de cette maison demeurait

à Belœil, depuis dix ans, quand elle vint à Longueuil assister, au noviciat des Oblats, à la profession de son frère Eusèbe. Le saint évêque de Montréal, Mgr Bourget, présidait la cérémonie. Eclairé sans doute d'une lumière surnaturelle, il l'engagea à quitter au plus tôt son pieux frère pour fonder une société ayant pour but l'éducation des jeunes filles. — " Mais, Monseigneur, vous le " savez, je ne suis rien et je ne puis rien."—" Courage, ma fille, plus " l'instrument est mauvais, plus devient évidente l'habileté de " l'ouvrier qui s'en sert pour faire un chef-d'œuvre. Gardez tou- " jours cette profonde conviction de votre néant, et Dieu, qui a tout " fait de rien, se servira de vous pour faire de grandes choses. Il a " daigné vous choisir pour donner à son Eglise toute une famille de " vierges, et pour procurer à la patrie des milliers de mères vérita- " blement chrétiennes. Voilà votre vocation. Ma fille, soyez fidèle " et, de la part de Dieu je vous promets les plus abondantes béné- " dictions. Je vous le promets également, votre œuvre sera mon " œuvre. J'y intéresserai encore et les pères Oblats et le curé de " cette paroisse, car Longueuil doit être le berceau de votre " institut. "

Après des paroles aussi claires et des promesses aussi formelles, votre mère n'avait qu'à redire, comme elle le fit en effet, le mot de la très sainte Vierge : " Voici la Servante du Seigneur."

A genoux, mes enfants, et remercions Dieu dans le silence de nos cœurs, félicitons ses augustes volontés du triomphe qu'elles viennent de remporter dans cette sainte âme. (*Elles s'agenouillent*).

Relevons-nous maintenant et chantons ce généreux *fiat*. C'est de lui et de la grâce divine qu'est né cet institut.

Aimable Reconnaissance, ce chant sied bien sur vos lèvres, entonnez-le, nous le redirons après vous.

La Reconnaissance.

Vouloir divin, tu fais l'amour des anges,
L'astre, en courant, chante ta gloire aux cieux,

Le vent, la mer, murmurent tes louanges,
L'oiseau te dit son hymne gracieux.

CHŒUR.

Vouloir divin, notre humble hommage,
Célèbre tes charmes vainqueurs,
Partout sois aimé d'âge en âge,
Soumets et ravis tous les cœurs.

LA RECONNAISSANCE.

Vouloir divin, quand Jésus vint sur terre,
Tu fus son mets, sa joie et son appui.
De mille attraits, tu brillas pour sa Mère,
Elle t'aima, t'obéit comme lui.

CHŒUR.

Vouloir divin, notre humble hommage etc....

LA RELIGION. — Le lendemain de ce jour mémorable, le 18 octobre 1843, votre mère écrivait à son amie Mlle Dufresne : " Notre Seigneur nous veut à sa suite chargées d'une belle et longue croix. Il nous faut laisser notre cher Belœil au plus vite." Dix jours plus tard, elles arrivaient à Longueuil et recevaient de l'institutrice du village, Mlle Henriette Céré, l'accueil le plus joyeux et le plus cordial. La maison où Mlle Céré enseignait alors avec sa jeune sœur Emilie existe encore aujourd'hni. Vous l'avez vue, n'est-pas ?

JUSTINE. — Oui, mais... la voici. *(A ce moment, une toile qui se déroule au fond de la scène, représente l'ancienne école de Longueuil).* Elle est en pierre et n'a qu'un étage. Ses mansardes et son perron ont tout l'air d'être les mêmes qu'il y a cinquante ans. De l'autre côté de la rue, un peu à gauche, se trouve le presbytère, à droite l'église paroissiale.

LA RELIGION. — Voilà, mes enfants, où naquit l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie. Là se fit la première retraite,

là arrivèrent les premières postulantes, là eut lieu la première prise d'habit. Vous savez, n'est-ce pas, quels noms reçurent les compagnes de mère Marie-Rose en revêtant avec elle le costume religieux ?

MARIE-LOUISE. — Mlle Dufresne devint mère Marie-Agnès, Mlle Céré mère Marie-Madeleine.

LA RELIGION. — Quelques mois plus tard, les paroissiens de Longueuil, appréciant déjà les immenses services que ces âmes d'élite rendaient à leurs enfants, les installèrent, à côté du presbytère, dans une maison plus commode et plus spacieuse. Depuis lors, cette maison s'est considérablement agrandie, mais elle est restée la demeure de mère Marie-Rose.

ADRIENNE. — C'est le couvent de nos mères à Longueuil.

LA RELIGION. — Savez-vous, mes enfants, pourquoi le 8 décembre 1844 restera à jamais un jour mémorable dans cette communauté ?

FLAVIE. — Oh ! oui. Ce jour-là, Mgr Bourget l'érigeait canoniquement, lui donnait le droit de recevoir des novices et de les admettre à la profession religieuse. Il approuvait également, les règles et les constitutions qu'elle avait adoptées.

ADRIENNE. — Ce jour-là aussi, nos mères fondatrices en devenaient les premières professes, et prononçaient les vœux ordinaires de religion.

MARIE-LOUISE. — Monseigneur présida cette pieuse cérémonie. Il voulut même qu'elle eut lieu, non pas dans la chapelle du couvent, mais dans l'église paroissiale.

ADRIENNE. — Dans l'après-midi de ce beau jour, il vint à la communauté et nomma, de sa pleine autorité, sœur Marie-Rose première supérieure du nouvel institut.

LA RELIGION. — O mes enfants, ce fut un beau jour pour moi

et pour votre patrie que ce 8 décembre 1844! (*A la Reconnaissance*). N'est-ce pas, aimable Reconnaissance, ce grand jour est aussi à jamais gravé dans votre cœur ?

La Reconnaissance. — Oui, sainte Religion, cette date mémorable ; le souvenir du pontife, l'âme de cette grande entreprise ; le nom des zélés religieux chargés de préparer à leur sublime vocation les héroïnes de cette fête, tout cela est resté dans ma mémoire. Ce sentiment de profonde gratitude fait encore battre aujourd'hui, et plus fort que jamais, le cœur de chacun des membres de cet institut. Religion sainte, vous avez daigné me choisir pour compagne, dès votre entrée en ce monde, vous le savez, cette demeure est un de mes séjours de prédilection ; ici toutes me connaissent, et me chérissent. Ah ! laissez-moi, en leur nom, comme au mien, vous offrir l'hommage de nos plus sincères félicitations et de notre plus vive gratitude. Soyez louée, Religion sainte, soyez remerciée d'avoir trouvé sur le sol du Canada un terroir assez riche pour faire bientôt un grand arbre du grain de sénevé que vous lui aviez confié ; d'avoir eu pour aides, dans l'établissement de cette institution, des évêques tels que les Bourget, les Allard et les Guigues ; des prêtres tels que les Honorat, les Telmon, les Brassard et les Durocher ; d'avoir formé pour accomplir votre œuvre de prédilection, des âmes telles que celles des Marie-Rose, des Marie-Agnès, des Marie-Madeleine ; soyez louée, soyez remerciée de leur avoir trouvé des compagnes dignes de partager leurs travaux et de continuer leur mission.

La Religion. — Aimable Reconnaissance, ce n'est pas moi, c'est Jésus, l'auteur de toutes ces grandes choses qu'il faut louer et remercier..........

La Religion. — Mes enfants, je ne veux pas ternir l'éclat de ce beau jour ; cependant il est un fait d'une expérience quotidienne,

tout à la fois pénible et consolant, sur lequel je désire attirer votre attention.

TOUTES. — Parlez, mère, nous écoutons.

LA RELIGION. — Ce fait, mes enfants, le voici : plus Dieu daigne se servir d'une âme ou d'une famille religieuse pour faire du bien, plus elle doit s'attendre à souffrir. Depuis que Jésus est mort au Calvaire, la croix est restée le sceau des œuvres divines. Oui, mes enfants, plus une âme, plus une œuvre contribue à glorifier Dieu et à sauver les âmes, plus elle porte profondément gravée cette glorieuse empreinte. Pas une année, pas un jour, pas même un moment de mes dix-neuf siècles où je n'aie dû souffrir pour Dieu et les âmes des tribulations de toutes sortes.

FLAVIE. — O bonne mère, jamais, nous l'espérons, vous n'aurez à souffrir de nous ; toujours, au contraire, nous voulons vous obéir, vous consoler et vous aimer.

LA RELIGION. — Ces sentiments vous honorent, mes enfants, gardez-les toujours, ils feront votre bonheur sur terre et votre récompense au ciel. Elles parlaient comme vous, elles pensaient comme vous les pieuses fondatrices de cet institut. Elles comprenaient cette grande parole de sainte Thérèse : " Les plus lourdes croix sont pour les plus aimés. " Aussi Dieu ne craignait pas de leur témoigner, à sa manière, combien elles lui étaient chères et combien leur œuvre lui tenait au cœur. La nouvelle communauté comptait à peine cinq ans de vie, quand il la jugea digne de subir l'épreuve la plus cruelle : le 6 octobre 1849, il enlevait celle qu'il lui avait donnée pour fondement et pour soutien. *(A l'Espérance).* Que disiez-vous donc alors à celles qu'elle laissait orphelines, pour les consoler dans leur grande douleur ?

L'ESPÉRANCE. — Vous faisiez passer alors l'une après l'autre sous

leurs regards, chaque page des trente-huit ans de la vie de leur mère, vous la leur faisiez voir elle-même dans la patrie, mêlée au chœur des vierges, et portant déjà l'auréole particulière promise à quiconque enseigne les autres. Mais plus elles vous entendaient plus elles sentaient vivement la perte qu'elle venaient de faire. Pour moi, je leur montrai leur mère veillant sur elles, les protégeant et les aidant plus que jamais ; je leur révélai tout le dessein du Très-Haut dans le sacrifice qu'il venait de leur imposer. Dieu l'a prouvé, leur disais-je, il veut cette nouvelle famille religieuse. Mais les qualités, les vertus, les succès merveilleux de votre chère fondatrice ont pu donner le change à certains esprits et faire voir dans son œuvre, une œuvre magnifique, sans doute, mais purement humaine. Voilà pourquoi Dieu veut rendre aujourd'hui son action évidente pour tous les yeux. Non, votre mère n'est pas l'artisan de ce grand ouvrage, l'artisan, c'est Dieu. Sa gloire à elle, c'est d'avoir été choisie pour l'accomplir; sa consolation, son mérite, c'est d'avoir été, dans les mains de l'ouvrier divin, un instrument toujours docile. Vous comptiez beaucoup sur elle, vous aviez raison, maintenant c'est sur Dieu seul qu'il faut compter. Oui, confiez-vous à lui, et l'avenir est assuré. Sa volonté veut toujours votre maison, et son bras continuera de la protéger. Ecoutez, disais-je, la promesse que je vous fais de sa part. A ces jours de deuil vont succéder des jours de grande joie. Dieu va donner à votre maison un développement merveilleux, des prospérités étonnantes. Vous-mêmes, vous serez les heureux témoins de ces prodiges de la bonté et de la toute-puissance divines.

La Religion. — Toutes vos promesses se sont réalisées, douce Espérance. Certes, jusqu'à ce moment, j'avais aimé beaucoup la communauté naissante, mais je me sentis pour elle un amour plus grand encore, quand sa pieuse fondatrice ne fut plus là pour la diriger.

Adrienne. — Le saint évêque de Montréal, éprouva, n'est-ce pas, le même sentiment ?

La Religion. — Oui, mon enfant ; il se montra plus dévoué, plus père que jamais.

Flavie. — Et cette ère d'accroissements merveilleux, de prospérités étonnantes, nous la voyons de nos propres yeux.

La Religion. — Elle dure depuis quarante-cinq ans. Depuis quarante-cinq ans, le vaisseau dirigé si sagement jadis par mère Marie-Rose continue son heureuse course. Depuis lors, il a parcouru bien des mers et salué bien des pays, mais sous tous les climats et sur tous les océans, il n'a point connu de tempêtes. La paix a paru sur les fronts, le bonheur a chanté dans les cœurs. Il n'en pouvait être autrement, le divin pilote guide toujours lui-même le fortuné navire.

Lucie. — Oh ! voyez-donc, mère !.. Voilà, n'est-ce pas, le navire dont vous parlez ?

(*Une toile, représentant un navire, apparaît au fond de la scène*).

La Religion. — Non, mon enfant. Ce vaisseau n'est pas l'image de cette communauté, mais celle d'un véritable navire, d'un vrai palais flottant, semblable à ceux qui se voient dans le port de notre grande cité. Ce vaisseau, comme vous pouvez le lire, c'est *The Star of the West* ; ces flots bleus ne sont pas ceux du majestueux Saint-Laurent, ce sont les plaines immenses de l'océan. Parmi les nombreux passagers se trouvent douze religieuses.

Flavie. — Les premières missionnaires de cette communauté se rendant en pays étranger ?

La Religion. — Oui, mon enfant. Quand ces héroïnes arrivèrent sur les lointains rivages de l'Orégon, le 21 octobre 1859, il n'y avait encore aucune de ces immenses voies ferrées qui courent

aujourd'hui d'un océan à l'autre. Il ne suffisait pas alors comme maintenant de s'asseoir dans un des salons roulants du *Pacifique Canadien*, avec la certitude d'être à Vancouver dans six jours ; il fallait, au contraire, se condamner à un pénible voyage de plusieurs semaines à travers l'Atlantique, la mer des Antilles et le Pacifique.

JUSTINE. — Elles durent beaucoup souffrir pendant cette longue traversée ?

LA RELIGION. — Beaucoup ; mais au fond du cœur, elles étaient heureuses d'aller faire connaître et glorifier les saints noms de Jésus et de Marie ; en même temps elles étaient confuses d'avoir été appelées, les premières, à partager l'honneur et les sacrifices de la vie du missionnaire.

MARIE-LOUISE. — On nous l'a dit, en arrivant sur les côtes de l'Orégon, les douze missionnaires se trouvèrent dans le dénuement le plus complet. Elles n'avaient pour lit que le plancher de leur demeure, pour oreillers que leurs sacs de voyage.

FLAVIE. — Quel zèle, quel dévouement elles déployèrent pour gagner des âmes à Dieu ! Elles se firent tour à tour missionnaires et institutrices, infirmières et sœurs de charité. Elles avaient des dévouements, sinon des remèdes, pour toutes les misères et toutes les douleurs.

LA RELIGION. — Aussi, mes enfants, quelles magnifiques récompenses elles se préparèrent pour le ciel ! Quelles bénédictions elles attirèrent, en attendant, sur la communauté tout entière ! Les vides laissés par leur départ se comblèrent bientôt. Les novices et les élèves devinrent même plus nombreuses que jamais. On avait beau élargir, élargir encore les murs de la maison-mère, ils étaient toujours trop petits pour les recevoir toutes. Il fallait donc trouver

un terrain plus vaste, construire des édifices plus spacieux. Cette nécessité était évidente pour la jeune communauté, comme pour son protecteur dévoué, Mgr Bourget. Mais il fallait des sommes considérables. La maison-mère ne les possédait pas. Songer à un emprunt ? La prudence le lui défendait, son existence eut été compromise. Que faire ? Compter uniquement sur Dieu. Elle y compta et Dieu lui vint en aide. Non loin de Montréal, il se trouvait une famille au cœur assez large, aux mains assez riches, pour mener à bonne fin une telle entreprise. Elle demanda à s'en charger à ses frais. Son offre fut acceptée. Vous connaissez, mes enfants, quel monument fit naître du sol cette généreuse libéralité.

(A ce moment, une nouvelle toile, au fond de la scène, met sous les regards le couvent actuel d'Hochelaga).

Marie-Louise. — Oui, c'est la maison même où nous sommes, c'est le couvent d'Hochelaga. Le voici avec ses airs de palais grec, avec sa façade noble et simple, captivant l'attention du passant par son portique majestueux. Et la chapelle, le bijou de ce magnifique édifice, comme l'humilité des donateurs a su la dérober à tout regard étranger ! L'extérieur est bien modeste ; mais à l'intérieur, quelle beauté, quelle harmonie, quelle régularité de style ! Comme il est pieux, notre cher sanctuaire, comme il est silencieux, et comme il fait bon y prier !

La Religion. — Vous connaissez, n'est-ce pas, les fondateurs de ce monument élevé à la gloire de Dieu et à l'éducation de la jeunesse ?

Marie-Louise. — Oui, mère, ce furent deux époux et leurs deux enfants. Ici, leur nom est sur toutes les lèvres, leur souvenir dans tous les cœurs. En pourrait-il être autrement ? La reconnaissance de nos pieuses institutrices ne cesse de nous en dire du bien, elle s'ingénie à nous remettre partout sous les yeux leurs traits vénérés.

Lucie. — On ne prononce jamais devant nous qu'avec reconnaissance les noms de monsieur et de madame Simon Valois, ceux de leur fils, M. l'abbé Avila Valois, et de leur fille, Mme Paul Lussier.

Flavie. — Trois de ces généreux bienfaiteurs manquent à la fête d'aujourd'hui. Le père, le premier, fut ravi à notre reconnaissance et cela bien peu de temps après avoir doté si libéralement cette institution. La pieuse compagne de sa vie vient à peine de nous quitter, elle a pu jouir, durant de longues années, du fruit de ses saintes largesses. Leur fils, après trente-trois ans de sacerdoce qui furent autant d'années de dévouement pour cette maison, quitta la terre le 30 mai 1894.

Justine. — Seule, la fille de ces époux si profondément chrétiens, vit encore : elle est aujourd'hui au milieu de nous. Certes elle a droit de réclamer une large part dans l'allégresse de ces belles fêtes. Elle doit être heureuse et fière comme ancienne élève, puisque son nom figure parmi ceux de nos ainées. Elle doit être surtout heureuse et fière comme bienfaitrice, en voyant le rendement merveilleux des capitaux qu'elle-même et ses chers défunts ont jetés à pleines mains dans la sublime entreprise de mère Marie-Rose. Que la vénérée survivante daigne accepter l'expression de la plus sincère reconnaissance des dernières venues de la grande famille du couvent d'Hochelaga !

Marie-Louise. — Hélas ! que n'avons-nous aussi, dans cet auditoire, nos trois autres bienfaiteurs ! Eux présents, la fête serait complète. Il nous serait si doux, en ce beau jour, de leur dire toute notre gratitude !

La Religion. — Votre reconnaissance réjouit le cœur de votre mère, mes enfants. Je le savais et je le vois encore, vous n'êtes pas de ces âmes qui oublient le bienfait, quand le bienfaiteur a

disparu. Cultivez toujours ces nobles sentiments qui vous honorent et qui, hélas ! ne se rencontrent pas ici-bas dans tous les cœurs.

Scene V

LES MÊMES, BERTHE, BLANCHE, MARIE-ANNA.

BERTHE. — Mère, sommes-nous indiscrètes en venant prendre part à vos entretiens ?

LA RELIGION. — Non, mes enfants, vous êtes de la famille, soyez les bienvenues.

BLANCHE. — Sainte Religion, vous dirons-nous ce qui nous amène ici ?

LA RELIGION. — Parlez, mon enfant ?

BLANCHE. — C'est le désir de vous voir et de vous entendre, vous et vos deux compagnes.

MARIE-ANNA. — Nous vous avions bien entrevues tout à l'heure, mais nous n'espérions pas vous voir au milieu de nous. Sans doute, les grandes étaient dans le secret de cette belle visite, elles l'ont bien gardé......

LA RELIGION. — Non, mon enfant, elles l'ignoraient comme vous. J'ai voulu vous causer à toutes une agréable surprise.

LES MOYENNES. — Merci, bonne mère, merci.

BERTHE. — Dix petites portant chacune une oriflamme sont venues ici. Elles allaient, disaient-elles, dans toutes les maisons de l'institut chanter partout le joyeux *alleluia*, sonner partout la cloche des noces d'or. Nous les avons suivies. Comme nous allions sortir, nous nous sommes trouvées en face de plusieurs jeunes filles demandant à être admises à la fête.

La Religion. — D'où venaient-elles ? Du pensionnat de la maison-mère ?

Berthe. — Non, ces élèves privilégiées, même celles des premiers jours, sont ici. Elles paraissent si joyeuses de se voir réunies dans leur cher couvent, qu'elles ont l'air de se croire redevenues jeunes comme nous. Les jeunes filles que nous avons vues sont les déléguées de tous les autres établissements de la communauté.

Blanche. — Elles sont plus de quarante. Inutile pour les petites, nous ont-elles dit, d'aller chanter l'*alleluia* et sonner la cloche des noces d'or : l'*alleluia* se chante partout et à pleins poumons, la cloche des noces d'or sonne partout et à toute volée.

Berthe. — D'ailleurs, vous le savez, mère, dans chacune de ces maisons, on a déjà travaillé des mois et des mois pour rendre cette fête plus brillante.

La Reconnaissance. — Oui, mes chères enfants, je le sais, chaque maison s'est fait un devoir de contribuer à rehausser l'éclat de ce beau jour. Chacune a, dans ce riche musée que nous parcourions tout à l'heure, son monument à elle, un monument destiné à redire sa profonde gratitude.

La Religion. — Et que de merveilles dans ces vastes salles, devenues trop petites pour recevoir tous les cadeaux de noces ! Que d'ouvrages de délicatesse, d'habileté et de goût ! Toutes les branches de l'enseignement, et presque toutes les sciences s'y donnent rendez-vous : arithmétique, algèbre et géométrie ; clavigraphie, histoire et géographie ; philosophie, physique et chimie ; astronomie, zoologie et botanique ; compositions littéraires et musicales, enfin, peintures et travaux à l'aiguille de toutes sortes. Je suis fière de mes enfants, et j'applaudis à leurs succès.

Berthe. — Mère, les déléguées des auteurs de toutes ces belles

choses voudraient venir maintenant, vous rendre en personne leurs hommages et dire leur reconnaissance pour cet institut. Ne pouvant, vu leur nombre, se présenter toutes à la fois, elles ont choisi six d'entre elles pour les devancer. Les autres, en attendant la même faveur, admirent les beautés dont vous venez de parler. Ces aimables compagnes sont là qui attendent avec les petites.

La Religion. — Qu'elles viennent ; il me tarde de les voir.

Scene VI

Les mêmes, AGNÈS, BERNARDETTE, EULALIE, JEANNE, LÉONTINE, MADELEINE, chœur d'enfants.

La Religion. — Approchez, soyez les bienvenues. (*A l'une d'elles*). Quelle province représentez-vous mon enfant ?

Agnès. — Les deux plus anciennes : celles de Longueuil et de Montréal, et j'arrive de Belœil.

La Religion. — De Belœil ? La paroisse où mère Marie-Rose se prépara à remplir sa mission sous la conduite du P. Telmon ?

Agnès. — Oui, mère. Voici plus de cinquante ans que la pieuse fondatrice a vécu parmi nous, et Belœil est encore tout embaumé du parfum de ses vertus. Nos mères l'ont connue et n'en parlent qu'avec admiration. Que de jeunes filles trouvent encore dans la congrégation dont elle fut la première présidente, le germe de leur vocation religieuse !

La Religion. — Et vous, mon enfant, d'où venez-vous ?

Bernardette.—Je suis l'envoyée de la province de la Californie et je viens d'Oakland.

La Religion. — Vous avez, mon enfant, dans votre pays

quelque chose de plus riche que vos mines d'or, de plus durable que vos forêts de chênes : ce sont vos établissements religieux, ceux des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie en particulier.

Bernardette. — Nous aimons toutes les filles de mère Marie-Rose ; pourtant il en est une qui nous est particulièrement chère : c'est la mère Marie Jean-Baptiste, la supérieure actuelle de l'institut. Ce nom nous parle si éloquemment de vertu, de dévouement et de bonté !

La Religion. — Vous dites vrai, et je ne puis qu'approuver ces sentiments de profonde affection dont vous êtes animées envers une mère si bonne. Et vous, ma fille, quelle province vous a déléguée ?

Eulalie. — L'Orégon, et je suis de Portland.

La Religion. — Vous venez d'une province et d'une ville que j'affectionne entre toutes. C'est à Portland que descendirent les premières missionnaires de cette maison dans la grande République. Formées à la perfection par cet oblat de Marie qui devint Mgr Allard, archevêque de Taron, elles ont laissé après elles, je le sais, de fidèles imitatrices de leurs vertus.

La Religion. — Et vous, ma fille, qui représentez-vous ?

Léontine. — Mère, je suis de la province où se trouve la ville la plus grande et la plus riche de ce continent ; cependant je ne suis pas de New-York. Si j'ai l'honneur d'être ici maintenant, je le dois au pieux fondateur de la maison établie pour les noirs, à Key-West, et dirigée par les religieuses de cet institut. Il y a quelques années, un jeune prêtre abordait dans la petite île qui m'a vue naître. Il venait demander, la douceur du climat de Key-West, le rétablissement d'une santé épuisée. Tout en refaisant ses

forces, il comprit bientôt quel immense service il rendrait à nos pauvres noirs, s'il pouvait les confier, eux aussi, aux religieuses qui nous instruisaient déjà. Il travailla donc à leur procurer cette faveur. Il y réussit. Une seconde maison fut fondée, chez nous, uniquement pour eux. Depuis lors, noirs et blancs sont l'objet du dévouement des filles de mère Marie-Rose. Le jeune prêtre est revenu au pays, il y a bien des années, et le Canada le compte aujourd'hui parmi ses premiers pasteurs.

La Religion. — Et vous, ma fille, vous venez ?

Madeleine. — De Windsor, mère, dans la province d'Ontario.

La Religion. — Chez vous, mon enfant, nos augustes croyances règnent dans bien des âmes : malheureusement des milliers d'autres ont pris l'erreur pour la vérité.

Madeleine. — Aussi, ce n'est pas chez nous la guerre générale, en bataille rangée, contre vos saints enseignements ; c'est l'attaque partielle en combats singuliers. La lutte est pénible. Nous avons besoin de courage et de persévérance.

La Religion. — Mon enfant, l'école catholique finira par vaincre ses adversaires. Ayez confiance, vos pasteurs veillent sur vous ; leur zèle et leur dévouement vous sont connus.
Et vous, d'où arrivez-vous, mon enfant ?

Jeanne. — Bonne mère, j'arrive du Manitoba, de Winnipeg.

La Religion. — Vous arrivez du Manitoba ! Approchez, chère enfant, approchez que je vous presse sur mon cœur...... (*Elle veut reprendre sa place*).... Non restez près de moi...... ici, près de la divine Espérance. Vous avez besoin de ses consolations, vous avez tant à souffrir !

JEANNE. — Hélas ! oui, dans notre malheureuse patrie, c'est la guerre ouverte, c'est la persécution acharnée mais légale. Ce que veulent nos ennemis en fermant nos écoles, c'est la ruine de notre foi.

LA RELIGION. — Les ingrats ! cette foi catholique qu'ils veulent aujourd'hui proscrire, c'est elle qui les a faits ce qu'ils sont. Que seraient donc ces contrées sans les courageux missionnaires ? Ce qu'elles étaient avant leur arrivée : des terres incultes, visitées seulement par quelques marchands de fourrures. Que serait Winnipeg sans les Provencher et les Taché ? L'endroit préféré par quelques hordes sauvages pour camper en passant.

JEANNE. — Mais, grâce à Dieu, les catholiques se sont multipliés ; nos missionnaires sont toujours parmi nous, plus nombreux, plus dévoués que jamais. Les Provencher et les Taché ont disparu c'est vrai, mais ils ont un successeur digne de leur glorieuse mémoire, un archevêque alliant comme eux le savoir à la vertu, capable des plus saintes audaces et des plus persévérantes énergies.

L'ESPÉRANCE. — Oh ! oui, confiance, mon enfant, dans le nouveau défenseur de vos écoles. Confiance dans la sainteté de votre cause, elle triomphera.

JEANNE. — Sans doute elle triomphera, mais il faudra attendre encore bien longtemps peut-être.

L'ESPÉRANCE. — Non, elle triomphera bientôt. Dieu se servira même d'hommes qui n'ont point notre foi pour vous faire rendre justice.

JEANNE. — O le consolant oracle ! Quel beau jour ce sera pour Manitoba !

JUSTINE. — Dites pour le Canada catholique tout entier.

Marie-Louise. — Mais revenons aux noces d'or. Cet institut, comme nous sommes heureuses de voir son triomphe aujourd'hui ! Quels lumineux conseils, quels précieux enseignements nous vaudra notre séjour dans ses murs bénis ! Pour votre gloire, pour la formation des générations futures, mon Dieu, faites qu'il vive et qu'il prospère !

Toutes. — Oui, mon Dieu, qu'il vive et qu'il prospère !

Adrienne. — Devant vous, bonne mère, devant vos augustes compagnes, nous tenons à dire aussi, dans ce beau jour, notre reconnaissance pour nos chères maîtresses. Grâce à leur dévouement et à leurs leçons, nous avons trouvé dans cette enceinte un autre toit paternel, d'autres sœurs, une autre mère ou plutôt autant de mères que d'institutrices. Mon Dieu, gardez-les à notre affection et à notre gratitude.

Toutes. — Oui, gardez-nous les longtemps, bien longtemps.

Lucie. — Ce sentiment de reconnaissance et d'affection pour celles qui nous instruisent, est un héritage de famille légué par nos vénérées devancières. La plupart d'entre nous le tiennent de parentes, d'amies ou de sœurs ; pour d'autres, encore plus fortunées, il vient de nos mères elles-mêmes. De leur côté, comme nos dévouées institutrices sont fières de leurs chères anciennes ! Elles sont fières de celles que le Christ a choisies pour épouses, et elles les comptent par centaines. Elles sont fières de celles qui, dans le monde, donnent l'exemple des vertus chrétiennes. Pour celles-ci, pas une œuvre de piété, de zèle ou de dévotion dont elles ne soient de fermes appuis. Notre avenir a besoin de leur salutaire influence.

Flavie. — Les annales de l'institut parlent cent fois du dévouement tout paternel de Mgr Ignace Bourget. Mais la communauté

et les élèves ne sont pas restées orphelines depuis la mort de ce saint prélat. Les annales n'ont pas cessé, jusqu'à ce jour, de parler avec le même sentiment de profonde gratitude, de Mgr Fabre, archevêque de Montréal. Aujourd'hui, comme au temps de mère Marie-Rose, c'est toujours pour l'institut le même dévouement, le même cœur de père. Mon Dieu, donnez à ce bon et dévoué pasteur des jours heureux, gardez-le longtemps à l'affection de cette maison, et à la direction de ce vaste diocèse ; nous vous en conjurons à genoux. *(Elles s'agenouillent)*.

La Religion. — Vous voudriez dire aussi votre reconnaissance et celle de vos mères pour les Archambault, les Durocher, les Brassard et tant d'autres qu'avec raison vous appelez vos bienfaiteurs. Enfants, n'espérez pas connaître ici-bas tous ceux qui vous ont fait du bien. Pour fonder, maintenir et développer une institution comme celle-ci, il faut plus que de l'or, il faut des dévouements et des travaux de toutes sortes. Il faut surtout ces constantes supplications qui appellent les bénédictions célestes. Vous ne connaîtrez qu'au ciel tous ceux qui vous ont fait du bien. Ayez pour tous la plus vive gratitude, et laissez à Dieu de proclamer leur nom au jour des manifestations suprêmes. Pour nous, disons à ce grand Dieu un dernier cantique de louanges et d'action de grâces :

(Le dialogue se termine par un grand chœur).

....





VI

TROISIÈME JOUR DU TRIDUUM

20 JUILLET

Service funèbre.—Bénédiction apostolique.—La *Semaine Religieuse* de Montréal.

Les morts ne pouvaient pas être oubliés dans cette fête des souvenirs.

Le dernier jour du *triduum*, le 20 juillet, fut consacré à rappeler leur mémoire aimée et à prier pour eux.

La chapelle du couvent si gaie, si brillante, la veille, revêtit sa parure de deuil. Un service funèbre y fut

chanté pour les fondatrices, les bienfaiteurs, les religieuses, les élèves, et les amis défunts de l'institut. M. l'abbé Adam officia. Il avait M. l'abbé Le Pailleur pour diacre, et le R. P. Guertin, oblat de Marie-Immaculée, pour sous-diacre. Parmi les assistants, on voyait encore plusieurs prêtres et un bon nombre d'anciennes élèves. Celles-ci, l'office divin terminé, descendirent à la crypte, et prièrent sur la tombe des fondateurs de la maison d'Hochelaga, M. Simon Valois et sa digne épouse, ainsi que sur celle de Mme Lagassé, mère de la révérende mère Marie-Jean-Baptiste, alors supérieure générale. Personne n'avait été oublié.

***

Quelque temps avant la fête, la supérieure avait adressé au souverain pontife la supplique suivante :

Très Saint Père,

La supérieure générale des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie se prosterne humblement aux pieds de Votre Sainteté, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de son institut, et implore la bénédiction apostolique pour toutes les sœurs de cet institut, leurs œuvres, leurs élèves anciennes et actuelles, leurs bienfaiteurs et leurs amis.

La faveur sollicitée arriva le 19 juillet, te le lendemain M. l'abbé Adam en fit part à la communauté et aux personnes réunies dans la pieuse chapelle.

Ex ædibus Vaticanis, die 2 julii 1895.

Sanctissimus D. N. Leo P. P. XIII benedictionem apostolicam, ut petitur, peramanter impertit.

Palais du vatican, le 2 juillet 1895.

Sa Sainteté Léon XIII accorde de tout cœur la bénédiction apostolique demandée.

A. Volpini.

Ainsi se termina, par cette bénédiction de Léon XIII, le *triduum* du jubilé.

Quelques jours plus tard, la *Semaine Religieuse* de Montréal publiait l'article suivant :

NOCES D'OR

DE L'INSTITUT DES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE

La belle propriété du couvent d'Hochelaga avait, la semaine dernière, un grand air de fête.

Pendant trois jours, mardi, jeudi et samedi, ainsi que nous l'avions annoncé, la chapelle du pensionnat, décorée avec un goût exquis, a été le théâtre de cérémonies religieuses où s'est déployée toute la pompe des plus solennels offices de l'Eglise.

Les blancs corridors, les spacieux réfectoires, ornés d'inscriptions gracieuses, furent en même temps témoins de scènes intimes et d'agapes fraternelles où les anciennes élèves, mêlées aux maîtresses et aux pensionnaires actuelles, ont paru goûter un charme profond à évoquer les joyeux souvenirs d'antan et à revivre une fois encore, pendant quelques heures trop vite envolées, de l'aimable vie de leur riante et douce jeunesse.

Dans les vastes salles aux murs festonnés de chaînettes d'or reliant ensemble les dates de la fondation et du cinquantenaire, et de guirlandes en fleurs couronnant, çà et là, les portraits des bienfaiteurs et des fondatrices, se sont aussi déroulées des représentations charmantes, destinées à rappeler l'histoire de l'institut avec ses vicissitudes d'épreuves amères et de prospérité presque prodigieuse.

Plusieurs classes enfin avaient été transformées en musée où l'exposition des travaux scolaires de tous genres parlaient, avec une irréfutable éloquence, des précieux et solides résultats de l'enseignement donné par cette institution, tant au point de vue de l'art et de l'économie domestique, qu'au point de vue de la culture intellectuelle.

Nous n'avons pas l'intention de consigner ici tous les détails de ces fêtes jubilaires, et de répéter les éloges mérités dont les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie ont été l'objet, à l'occasion des noces d'or de leur institut. Mais il nous est agréable de constater les progrès toujours croissants de cette communauté foncièrement canadienne, dont Mgr Bourget, de sainte mémoire, fut le fondateur inspiré, dont les Oblats de Montréal ont été les protecteurs et les directeurs fidèles, et qui doit, en grande partie, sa rapide prospérité aux largesses princières de l'une des plus opulentes et des plus vertueuses familles du pays.

Il nous est agréable aussi de constater qu'aucune marque de

sympathie et de juste reconnaissance n'a manqué à ces religieuses, ni de la part des différentes communautés qui partagent avec elles la tâche ardue de l'éducation de la jeunesse ; ni de la part des laïques et des membres du clergé qui se sont fait un devoir de profiter de cette circonstance pour venir, en grand nombre, présenter leurs compliments et leurs félicitations aux directrices du couvent d'Hochelaga ; ni même de la part de nos seigneurs les évêques dont quelques-uns ont interrompu leur visite pastorale, ou sont venus de très loin pour assister à ce brillant jubilé.





VII

Clôture de l'année jubilaire. — Le 8 décembre 1895 au couvent d'Hochelaga. — Allocution de M. l'abbé Dubuc.

Le récit ne serait pas complet, si nous ne disions un mot de la fête de l'Immaculée-Conception, à Hochelaga, le 8 décembre 1895.

Ce jour-là, se terminait l'année jubilaire : ce fut comme le dernier écho des fêtes dont nous avons parlé.

Les religieuses et les élèves, réunies dans leur chapelle, remercièrent encore une fois le Seigneur des nombreuses faveurs accordées à leur institut, au cours de cette mémorable année.

Les belles cérémonies du mois de juillet étaient présentes à la pensée de toutes.

M. l'abbé Dubuc, aumônier actuel de la maison-mère, se plut à en évoquer le souvenir, dans l'allocution qu'il fit en cette circonstance.

" Mes Sœurs, dit-il, l'an dernier, à la même date, vous entonniez l'hymne de la reconnaissance, en inaugurant les noces d'or de votre communauté. Aujourd'hui, ces noces saintes sont finies, et vous sentez le besoin de rendre grâces au ciel.

" C'est sous le patronage de la Vierge immaculée que vos fêtes ont commencé, c'est sous le même patronage béni que vous venez les clore.

" Ah ! mes Sœurs, qu'elles ont été belles ces fêtes jubilaires ! L'épiscopat, le clergé, les communautés religieuses, vos élèves répandues maintenant dans toute l'Amérique du Nord, y ont pris une large part.

" A quelles scènes touchantes n'ont-elles pas donné lieu dans cette maison ! Votre vénérée mère fondatrice a été dignement célébrée par les voix les plus autorisées, dans le lieu saint : les enfants ont béni sa mémoire et chanté ses vertus ; tous les cœurs se sont unis dans un concert de louanges et d'admiration.

" Ce que votre œuvre a de noble et de méritoire, les évêques, les prêtres, les laïques, les catholiques et ceux qui n'ont pas notre foi, vous l'ont dit bien haut, glorifiant l'Eglise dans ces éloges qu'ils vous décernaient.

“ De combien de documents précieux se sont enrichies vos archives ! quelle émulation n’a pas créée ce jubilé, parmi les élèves de vos académies et de vos pensionnats ! quelle expression de sentiments pieux et reconnaissants il a provoquée chez celles qui s’honorent de pouvoir se dire vos enfants !

“ En pensant à ces jours, vous avez bien raison de chanter, à votre tour, le cantique que la reconnaissance inspirait à la très sainte Vierge : *Magnificat anima mea Dominum* : “ Mon âme loue le Seigneur ; “ le Tout-Puissant a fait ici de grandes choses ; il a “ jeté un regard sur ses pauvres servantes, il s’est “ plu à exalter les humbles. ”

“ Mais, en même temps, renouvelez-vous dans votre ferveur pour les travaux à venir. Continuez, dans tous les pays où vous a appelées, où vous appellera plus tard la Providence, l’œuvre de zèle et de dévouement à laquelle vous avez consacré votre vie. Qu’en vous, mes Sœurs, s’accomplisse le vœu de votre pieuse fondatrice : “ Je vous souhaite l’esprit de sacrifice “ partout où l’obéissance vous enverra. cet esprit qui “ doit animer les humbles filles de Jésus et de Marie.”

“ Jésus et Marie ! Voilà, mes Sœurs, vous aimez à le dire, vous l’avez gravé sur votre blason, votre force et votre gloire. Soyez toujours fidèles à cette noble devise.

" Pour moi, je viens vous dire encore les vœux que je forme pour votre bonheur et votre prospérité. *Ad multos annos !* Oui, longues et fécondes années !

"Voilà ce que demande à Dieu un prêtre sincèrement dévoué à votre congrégation, et heureux de lui consacrer les labeurs de son ministère."

Nous ne pouvons mieux finir que par ces belles paroles, le récit des noces d'or de l'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie.



APPENDICE

I

ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES, PRÊTRES ET RELIGIEUX,

PRÉSENTS AUX FÊTES JUBILAIRES

Archevêques et évêques

Mgr Fabre, archevêque de Montréal ; Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface ; Mgr Lorrain, évêque de Cythère ; Mgr Gravel, évêque de Nicolet ; Mgr Decelles, évêque de Druzipara ; Mgr LaRocque, évêque de Sherbrooke ; le très révérend Père dom Antoine, abbé mitré de Notre-Dame du Lac, à Oka.

Prêtres et religieux

A. — M. l'abbé F. L. T. Adam, curé du Sacré-Cœur, à Montréal, supérieur ecclésiastique des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie ; M. l'abbé Jos. C. Allard, secrétaire de Mgr l'évêque de Valleyfield ; R. P. Antoine, O. M. I., de l'université d'Ottawa ; les

frères Aldric et Armand, frères de la Charité, à Montréal ; le frère Antonin, de la congrégation de Sainte-Croix, à Hochelaga.

B. — M. l'abbé T. Ph. Beauchamp, curé de Sainte-Anne, à Ottawa ; M. l'abbé C. A. Beaudry, chanoine de la cathédrale de Saint-Hyacinthe ; M. l'abbé M. Beaudry, vicaire à Sainte-Rosalie ; M. l'abbé Ad. Bérard, curé de Verchères ; M. l'abbé E. Bérard, chapelain de l'institution des Sourdes-muettes, à Montréal ; M. l'abbé J. C. Bernard, curé de Sorel ; R. P. Blais, de la congrégation de Sainte-Croix, assistant supérieur, à la Côte-des-Neiges ; M. l'abbé J. B. Bourget, curé de Sainte-Geneviève ; M. l'abbé M. A. Brault, curé de Saint-Paul, à Montréal ; M. l'abbé H. Brisset, curé de la Nativité, à Hochelaga ; M. l'abbé P. N. Bruchési, chanoine de la cathédrale de Montréal ; le frère A. L. Bélanger, clerc de Saint-Viateur, à Joliette.

C. — R. P. Carrier, de la congrégation de Sainte-Croix, collège Saint-Laurent ; M. l'abbé J. A. Castonguay, curé de Sainte-Cécile de Valleyfield ; M. l'abbé J. Charette, curé de Saint-Barthélemi ; M. l'abbé A. L. Charbonneau, curé de Saint-Timothée ; M. l'abbé M. H. Charpentier, chapelain des sœurs de la Miséricorde, à Montréal ; R. P. Charron, de la société de Jésus, Immaculée Conception, Montréal ; M. l'abbé G. F. O. Chevrefils, curé de Sainte-Anne du Bout-de-l'Ile ; M. l'abbé D. Chevrier, de la compagnie de Saint-Sulpice, vicaire à Saint-Jacques, Montréal ; M. l'abbé E. Choquet, chapelain des religieuses carmélites, à Hochelaga ; M. l'abbé Charles Collin, curé de Saint-Jean Dorchester ; R. P. Constantineau, O. M. I., curé de Saint-Joseph, à Ottawa ; le frère Cyprien, de la congrégation de Sainte-Croix.

D. — M. l'abbé F. Daniel, de la compagnie de Saint-Sulpice ; M. l'abbé A. M. Daoust, assistant-secrétaire de Mgr l'évêque de

Saint-Hyacinthe ; M. l'abbé G. Dauth, de l'archevêché de Montréal ; R. P. Deguire, O. M. I., de l'église Saint-Pierre, à Montréal ; M. l'abbé Z. Delinelle, chapelain des dames du Sacré-Cœur, au Sault-au-Récollet ; M. l'abbé Alb. Dequoy, vicaire à la Nativité, à Hochelaga ; M. l'abbé R. Décarie, curé de Saint-Henri, à Montréal ; R. P. Desjardins, de la société de Jésus, collège Sainte-Marie, à Montréal ; M. l'abbé Eug. Desmarais, curé de Saint-Louis de Gonzague ; M. l'abbé P. F. Dorval, chanoine honoraire, curé de l'Assomption ; M. l'abbé A. P. Dubuc, ancien curé du Sacré-Cœur, à Montréal ; M. l'abbé L. A. Dubuc, chapelain des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Hochelaga ; M. l'abbé Jean Ducharme, curé de Saint-Romain d'Hemmingford ; R. P. Dugas, de la société de Jésus, collège Sainte-Marie, à Montréal ; M. l'abbé H. Ls. Duhamel, chanoine, curé de Saint-Hyacinthe ; M. l'abbé O. Dumesnil, supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe ; M. l'abbé J. Ed. Dupras, curé de Sainte-Philomène ; M. l'abbé C. Duprat, ancien curé ; M. l'abbé J. B. Dupuis, chanoine, curé de Saint-Antoine du Richelieu ; R. P. Durocher, de la société de Jésus, Immaculée Conception, Montréal ; le frère Déat, de la congrégation du Très-Saint-Sacrement.

E. — M. l'abbé F. X. Eug. Ecrement, curé de Sainte-Cunégonde, à Montréal ; R. P. Evain, O. M. I., de l'église Saint-Pierre, à Montréal ; le frère Ephrem, des frères des Ecoles chrétiennes, Mont Saint-Louis, à Montréal.

F. — R. P. Filiatrault, de la société de Jésus, recteur de l'Immaculée-Conception, à Montréal ; M. l'abbé J. E. Filiatrault, de la compagnie de Saint-Sulpice, vicaire à Saint-Jacques, Montréal ; R. P. Forget, O. M. I., Buffalo, N. Y. M. l'abbé J. T. Forget, curé de Saint-Colomban.

G. — M. l'abbé J. Gaudet, curé de l'Epiphanie ; R. P. Geoffrion, supérieur de la congrégation de Sainte-Croix, à la Côte-des-Neiges ; M. l'abbé W. Geoffroy, vicaire à Laprairie ; M. l'abbé P. Giroux, curé de Saint-Hubert ; M. l'abbé A. Gladu, vicaire à Nicolet ; M. l'abbé M. Godard, curé de Saint-Aimé ; M. l'abbé A. Godin, chapelain des frères des Ecoles chrétiennes, Mont de la Salle ; M. l'abbé L. N. Gravel ; R. P. Guertin, O. M. I., de l'église Saint-Pierre, à Montréal ; R. P. Guillet, O. M. I., curé de Sainte-Marie, à Winnipeg ; le frère Gonzague, de la congrégation du Très-Saint-Sacrement ; le frère Guinarde, clerc de Saint-Viateur.

H. — R. P. Hudon, de la société de Jésus, recteur du collège Sainte-Marie, à Montréal ; M. l'abbé P. T. Hurteau, chapelain des sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Longueuil ; M. l'abbé M. N. Hurteau, vicaire à Saint-Louis de France, Montréal ; le frère Hilduard, supérieur provincial des frères de la Charité ; les frères Hermas et Hubert, frères de la Charité.

I. — Le frère Isidore, de la congrégation du Très-Saint-Sacrement.

J. — R. P. Jodoin, O. M. I., supérieur des Oblats, à Montréal.

K. — M. l'abbé F. T. Kavanagh, curé de Lanoraie.

L. — M. l'abbé J. O. Lachapelle, Sioux City, Iowa ; M. l'abbé J. M. Laflamme, curé de Saint-Hilaire ; M. l'abbé Chs. Laforce, chapelain des sœurs de Sainte-Anne, à Lachine ; M. l'abbé H. Langevin, vicaire à Saint-Vincent de Paul, Montréal ; M. l'abbé G. Laporte, curé de Saint-Philippe ; M. l'abbé Chs. LaRocque, curé de Saint-Louis de France, à Montréal ; M l'abbé J. A. Larose, curé de Laprairie ; M. l'abbé L. M. Lavallée, curé

de Saint-Vincent de Paul, à Montréal ; R. P. Lefebvre, O. M. I., provincial des Oblats, à Montréal ; M. l'abbé G. M. LePailleur, curé du Très-Saint-Nom de Jésus, à Maisonneuve ; M. l'abbé C. M. Lesage, curé de Chambly ; M. l'abbé G. A. Lesage, curé du Saint-Enfant Jésus, Mile-End ; R. P. Lewis, O. M. I., de l'église Saint-Pierre, à Montréal ; M. l'abbé J. A. Lonergan, curé de Sainte-Brigide, à Montréal ; R. P. Lord, de la société de Jésus, Montréal ; M. l'abbé P. E. Lussier, chanoine honoraire, curé de Beauharnois ; le frère Louis, frère des Ecoles chrétiennes, directeur du collège du Sacré-Cœur, Montréal.

M. — R. P. McGuckin, O. M. I., recteur de l'université d'Ottawa ; R. P. McInerney ; M. l'abbé Jos. Messier, curé de Saint-Boniface ; M. l'abbé J. D. Michon, ancien curé ; M. l'abbé G. McShane, acolyte ; le frère Martel, clerc de Saint-Viateur, supérieur du collège de Saint-Timothée ; le frère Michel, de la congrégation de Sainte-Croix.

N. — Le frère Olivier, de la congrégation de Sainte-Croix ; le frère Orestus, frère des Ecoles chrétiennes.

P. — M. l'abbé C. A. Parent, curé de St. Peter's, Ontario ; M. l'abbé V. E. Pauzé, vice-supérieur du collège de l'Assomption ; M. l'abbé J. A. Péladeau, curé de Saint-Patrice de Sherrington ; M. l'abbé Alexis Pelletier, chapelain des sœurs du Bon-Pasteur, à Montréal ; M. l'abbé J. E. Pelletier, curé de Saint-Alexis de Matapédiac, à Rimouski ; M. l'abbé J. A. A. Perron, de l'archevêché de Montréal ; M. l'abbé J. Primeau, curé de Boucherville ; M. l'abbé J. A. Primeau, curé du Très-Saint-Rédempteur, R. P. Portelance, O. M. I., de l'église Saint-Pierre, à Montréal ; M. l'abbé J. B. Proulx, chanoine honoraire, curé de Saint-Lin ; M. l'abbé F. J. Prud'homme, ancien curé, à l'Epiphanie.

Q. — M. l'abbé J. Quesnel, curé de Saint-Malachie d'Ormstown.

R. — M. l'abbé Z. Racicot, chanoine de la cathédrale de Montréal ; M. l'abbé J. L. Reilly, curé de Schenectady, N. Y. ; M. l'abbé J. M. Rémillard, curé de Sainte-Barbe ; R. P. Renaud, de la société de Jésus, supérieur général ; R. P. Rottot, de la société de Jésus, curé de l'Immaculée-Conception, à Montréal.

S. — M. l'abbé A. St-Louis, curé de Saint-Barnabé ; M. l'abbé L. A. Senécal, curé de Saint-Joachim de Shefford ; M. l'abbé F.-X. Is. Soly, ancien curé, séminaire de Saint-Hyacinthe ; M. l'abbé J. E. St-Amand, Hochelaga.

T. — M. l'abbé M. Tassé, curé de Saint-Antoine de Longueuil ; M. l'abbé L. V. Thibaudier, vicaire général de Mgr l'évêque de Nicolet ; M. l'abbé Jules A. Thibault ; R. P. Tourangeau, O. M. I., maître des novices, à Lachine ; R. P. Tranchemontagne, O. M. I., de l'église Saint-Pierre, à Montréal ; M. l'abbé L. O. Tremblay, Ile Bizard ; M. l'abbé N. Troie, de la compagnie de Saint-Sulpice, curé de Notre-Dame, à Montréal ; M. l'abbé C. E. Trudel, de Saint-Louis de Gonzague.

V. — M. l'abbé Omer Valois, vicaire au Sacré-Cœur, à Montréal ; M. l'abbé G. E. Viger, de la compagnie de Saint-Sulpice, collège Saint-Charles, Baltimore ; M. l'abbé A. Villeneuve, curé de Notre-Dame de l'Assomption, à Albany ; M. l'abbé J. B. Villeneuve, curé de Charlesbourg, à Québec.



II

ANCIENNES ÉLÈVES

PRÉSENTES A LA FÊTE DU 18 JUILLET

A. — Mme Charles Arpin ; Mlles Alice Auger, Blanche Auger, Marie Auger, Albertine Archambault, M. L. Archambault, Emma Archambault, Berthe Archambault.

B. — Mmes E. Barsalou, F. de S. Bastien, D. Beaudry, H. D. Béland, R. Bellemare, E. A. Bisaillon, W. E. Blumhart, A. Boudreau, L. N. Brault, J. R. Brillon, J. H. Brossard, E. Brousseau ; Mlles Emélie Bourbonnière, Julie Bourbonnière, Eva Beauchamp, Maria Beauchamp, Alice Beauchamp, Annette Beauchamp, Graziella Beaudoin, Ludivine Beaudoin, M. L. Bégin, Juliette Barsalou, Alice Beaupré, M. Annette Beauchamp, Katherine Bergan, M. Anne Bertrand, Mélanie Boivin, M. Anna Beauchamp, Blanche Beauchamp, Mastaïa Boismenu, Florestine Bourbonnais, Bernadette Bourgeois, Blanche Bourgouin, Adrienne Brousseau.

C. — Mmes L. A. Cadieux, J. B. Charron, J. Chaffers, Stanislas Côté, L. G. A. Cressé ; Mlles Maria Clément, Mary Cleary, Mary Collins, Alice Claggett, Maria Coutu, Marie-Rose Collin, Eméline

Collin, Cécile Charlebois, Annette Cherrier, Joséphine Comte, Hélène Comte, Eugénie Comte, Eglantine Côté.

D. — Mmes J. Daigle, J. B. Daoust, E. G. Dagenais, G. Daveluy, J. B. Dupuis, P. A. del Vecchio, L. J. P. Desrosiers, J. A. Duckett, J. Desrosiers, O. Dufresne, J.-B. R. Dufresne, J. G. Duhamel ; Mlles Christine Dupré, Evélina Desmarteau, Emma Dubuc, Eglantine Dubuc, Flavie Dubuc, Rosa Desjardins, Alexandrine Décary, Emméline Dacier, Evangéline Demers, Aurore Demers, Daria Dagenais, Eva Dagenais, Laura Dagenais, Eva Daignault, Bertha Daveluy, Maria-Clara Daveluy, Albina Daveluy, Anna Daveluy, Clara Décarie, Yvonne Décarie, Berthe Décarie, Rosalie Deguise, Marie Dupuis, Jeanne Dupuis, Aline Dupuis, Katherine Drumm. Caroline Drumm.

E. — Mme J. F. Egan ; Mlles Marie d'Eschambault, Anna Emard.

F. — Mmes H. Filion, W. Fletcher, A. Fontaine, N. H. Frost ; Mlles Flora Fortin, Florine Fauteux, Blanche Fauteux, Bernadette Filion, Cécile Filteau, Clara Fortin, M. L. Fortin, Katherine Foley, Antoinette Frigon.

G. — Mmes P. Guy, M. A. Gaudet, Alex. Germain, P. Gagnon, E. Gagnon, A. G. Gélineau ; Mlles Augustine Gauthier, Fabiola Gauthier, M. Louise Gauvreau, Maria Généreux, Amanda Généreux, Annâ Gervais, Julia Grace, Berthe Gaudet, Octavie Gladu, Evangéline Gladu, Agnès Girard, Anna Gibeault, Mary Goodwin, Anna Goodwin, Blanche Yvonne Gagnon, Marie Grant.

H. — Mmes C. Harwood, de L. Harwood, R. Hogan ; Mlles Jane Hands, Katherine Harkins, Agnes Harkins, Sarah Harkins, Maud Hayes, Emeline Hurteau, Mildred Hayes.

J. — Mlle Margaret Jones.

K. — Mme P. Kearney.

L. — Mmes P. Lussier, L. O. Loranger, L. A. Larose, A. Larocque, L. Laramée, Janson Lapalme, F.-X. Leduc, A. Leduc, H. Lenoir, A. de Lorimier, C. C. de Lorimier, H. Gérin-Lajoie, J. A. Labrèche ; Mlles Corinne Lafleur, Laurentia Lafontaine, Clémentia Lafontaine, Alida Lacroix, Augustine Labelle, Blanche Lacoste, Justine Lacoste, Jeanne Lacoste, Yvonne Lacoste, Alice Labelle, Léonie Labelle, Armandine Lambert, Lucie Lamoureux, Yvonne Lamoureux, Albina Lapalme, Eva Lambert, Anna Loranger, Eugénie Lemieux, Léontine Lavigne, Maria Larue, Blanche Ledoux, Alice Ledoux, Sarah Lyons.

M. — Mmes L. Mercille, J. McShane, E. D. Marceau, J.-B. Malchelosse, A. Magnan, A. Maheux, A. Marcotte, J. E. Masson, N. Mercille, J. L. Monty, A. Moretti, Wm. Murray ; Mlles Georgiana Marceau, Joséphine Mount, Frances McKenna, Katherine Mahoney, Hermine Marchand, Emérentienne Martineau, Marie-Anne Moquin, Maud McShane, Lilian McShane, Annie Monahan, Alice Moreau, Rose-Hélène Morel, Bernadette Malchelosse, Henrietta Murphy.

N. — Mmes G. A. Nantel, H. Normandin ; Mlles Elsie Newman, Lyde Newman.

O. — Mme J. A. Ouimet ; Mlles Antoinette Orsali, Eugénie Ouimet, Ernestine Ouimet, Gertrude O'Leary.

P. — Mmes F. O. Pigeon, C. Pigeon, D. Poitras, O. Préfontaine, L. de G. Prévost, J. J. Palmer, M. B. Peugnet ; Mlles Elisabeth Pelletier, Alice Pelland, Jeanne Perreault, M. Jeanne Phaneuf, Eva Piché, Corinne Poirier.

R. — Mmes J. P. Rottot, O. Raymond, L. H. Rémillard, E. Renaud, N. Roy, A. Raza, M. Ritchot, G. R. Rainville, A. N. Rivet, E. Lenoir Rolland, J. D. Rolland ; Mlles Estelle Raza, M. L. Raymond, Charlotte de Rouville, Mary Rourke, Yvonne Roy, Gertrude Robinson, Anna Rouleau, Berthe Rouleau, Joséphine Roy, Laura Roy, Esther Rolland, Edouilda Racicot, Emélia Racicot, Alida Racicot, Mary Raftery, Jeanne Rhéaume.

S. — Mmes J. de Gaspé Stuart, N. A. Savard, J. H. Sullivan ; Mlles Elizabeth Shannon, Armandine Séguin, Ida Séguin, Raymonde Savard, Adolpha Savard, Mary Scheer, Henriette St-Charles.

T. — Mmes L. Tassé, E. Thibault, D. B. Tousley, J.-B. Trayes ; Mlle Alice Tougas.

V. — Mmes C. Vincelette, J. A. Valois, J. Viger ; Mlles Zoé Vallée, Adélaïde Vallée, Blanche Viau.





III

ÉLÈVES QUI ONT TERMINÉ LEUR COURS

AU PENSIONNAT D'HOCHELAGA

1866.

Mlles Kate McCrank, de Montréal ; Eugénie Hatt, de Sorel.

1867.

Mlles Annie McGill, de Montréal ; Agnes Hallock, de Harrisburg, Penn.

1868.

Mlle Ella Hogan, de Saint-Jean, Terreneuve.

1869.

Mlles Zéphirine Carmel, de Sainte-Scholastique ; Minnie McGlinn, de Brooklyn, N. Y.

1870.

Mlles Antoinette Valois, de Montréal ; Marie-Louise Masson, de Saint-Benoit ; Annie Askin, de Windsor, Ont. ; Caroline Geriken, de Montréal.

1872.

Mlles Susan Keenan, d'Ottawa, Ont. ; Annie Fagan, de Brooklyn, N. Y. ; Octavie Sénécal, de Verchères, P. Q.

1873.

Mlles Elsie Newman, et Kate Moreau de Brooklyn, N. Y. ; Jane Payne, de Watkins, N. Y. ; Florence Molt, de Norwich, Conn.

1874.

Mlles Thérèse McGlinn, de Brooklyn, N. Y. ; Fannie Morson, de Warrenton, Va ; Mary Fagan, de Brooklyn, N. Y. ; Julia Lamb, d'Albany, N. Y.

1875.

Mlles Fannie Reed, de Brooklyn, N. Y. ; Marie-Louise Généreux, de Montréal ; Maggie Shanahan, de New-York ; Alexandrine St-Jean, Herminie Généreux, Emma Voligny, de Montréal ; Ida Gagan, de San Francisco, Cal.

1876.

Mlles Adèle Roy, de Terrebonne, P. Q. ; Rosetta Newman, de Brooklyn, N. Y. ; Joséphine Parsons, de New-York ; Maggie Sullivan, de Chicago, Ill.

1877.

Mlles Marie Gagnon, de Champlain, P. Q. ; Abbie O'Brien, de Boston, Mass. ; Corinne Walker, de New-York, N. Y. ; Estelle O'Brien, de Montréal ; Mathilda Moreau, de Brooklyn, N. Y.

1878.

Mlles Fannie O'Meara et Minnie O'Meara, de Pembroke,

Ont ; Minnie Cooke, de New-Haven, Conn. ; Nannie Chilton, et Erva Payne, de Warrenton, Va ; Antoinette Merrill, Alphonsine Lorange, Malvina Tourville, Antoinette Généreux, Ida Voligny, de Montréal ; Fannie Hyde, de New-Haven, Conn.

1879.

Mlles Mary Ann McGrath, de Clinton, Mass. ; Ella Haines, de Brooklyn, N. Y. ; Mary Rourke, de Montréal ; Antoinette Papineau de Saint-Timothée, P. Q. ; Nellie Heedy, de Cleveland, Ohio ; Marie Clément, de Montréal ; Carrie Lake, de New-Haven, Conn. ; Alexandrine Tourville, Marie Lorange, Eliza Lorange et Marie Lechevalier, de Montréal.

1880.

Mlles Mélanie Poupart, de Montréal ; Mary Ives, de Elizabeth, N.-Jersey ; Fannie Pardee, New-Haven, Conn. ; Maggie Breen, Brooklyn, N. Y. ; Alice Beebe, New-York : Mary Shaw, Waterloo, P. Q. ; Bertha Stevens, et Clara Stevens, de New-Haven, Conn. ; Délima Thibault, de Montréal ; Joséphine Masson, de Terrebonne, P. Q. ; Hattie Brady, de New-York ; Emméline Branchaud, de Beauharnois, P. Q. ; Albertine Francœur, de Montréal.

1881.

Mlles Corinne Bourgeois, des Trois-Rivières, P. Q. ; Joséphine Gagnon, de Champlain, P. Q. ; Lottie Clarke et Clara Clarke, de New-York ; Mary Patterson, de Clinton, Mass. ; Justina O'Meara, de Pembroke, Ont. ; Carrie Fairfield, de Saco, Maine ; Lizzie Branchaud, de Beauharnois, P. Q. ; Anna Fauteux, de Montréal.

1882.

Mlles Nellie McCarthy, de Boston, Mass. ; Corinne Généreux, de Montréal ; Addie Carroll, de Brooklyn, N.-Y. ; Sarah McCarthy, de Prescott, Ont. ; Malvina de Lorimier et Malvina Sicotte, de Montréal.

1883.

Mlles Marie Lacoste, de Montréal ; Mary Ellen McGovern, de Brooklyn, N.-Y. ; Mary Mahoney, de Taunton, Mass ; Agnes Gaynor, de Brooklyn, N.-Y. ; Eliza Labranche, de Saint-Hyacinthe, P.Q. ; Catherine Hawkins et Gertrude Devlin, de Montréal ; Mary Lefebvre, de Springfield, Mass.

1884.

Mlles Elizabeth Boyle, de Brooklyn, N.-Y. ; Mary Walsh, de Wilkes Barre, Penn. ; Frances Carroll, de Brooklyn, N.-Y. ; Annie Magrath, de Aylmer, Ont. ; Loretta Gallagher, de New-York.

1885.

Mlles Amélie Sicotte, de Montréal ; Kate Gibney, de Brooklyn, N.-Y. ; Valérie Desjardins, de Montréal ; Elizabeth Crummey, d'Albany, N.-Y. ; Louise Stilson, d'Ansonia, Conn. ; Annie Kearns, de Montréal ; Carrie Minshall, de Chester City, Penn.

1886.

Mlles Kate McCarthy, de New-Haven, Conn. ; Hermine de Rouville, Prescott, Ont.

1887.

Mlles Laurentia Lafontaine, de Saint-Edouard, P. Q. ; Hattie Lord, d'Alfred Maine ; Evelina Ayerst, de Sioux Falls, Dakota ; Lumina Allard, Maria Généreux, Marie-Louise Sicotte et Albertine Laberge, de Montréal.

1890.

Mlles Mary Denneen, de Fort Covington, N.-Y. ; Joséphine Viau, Blanche Lacoste et Albina Martin, de Montréal ; Albina Morissette d'Hochelaga.

1891.

Mlles Charlotte McCarthy, de Prescott, Ont ; Eglantine Dubuc, de Montréal.

1893.

Mlles Noémie Archambault, de Cohoes, N. Y. ; Ethel Warner, d'Alpena, Mich.

1894.

Mlle Rose de Lima Masson, de Cohoes, N. Y.

1895.

Mlles Justine Lacoste et Lucie Lamoureux, de Montréal ; Flavie Dubuc, de Saint-Boniface, Man.





VI

L'INSTITUT DES SAINTS NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE

EN 1896

L'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie compte quarante-cinq maisons divisées en sept provinces: Montréal, Longueuil, Ontario, Manitoba, New-York, Californie, Orégon.

Outre le noviciat de la maison-mère, il y en a un à Portland, Orégon, et un autre à Oakland, Californie.

Statistique de l'année 1895-1896

Etablissements ...	45
Ecoles paroissiales...	20
Elèves...	12178
Postulantes...	36
Novices ...	37
Religieuses professes...	706
Professes décédées...	205

Province de Montréal

Ecole Saint-Joseph, Hochelaga ; Ecole du Saint-Nom de Jésus, Maisonneuve ; Académie Marie-Rose, Montréal ; Ecole du Sacré-Cœur, Montréal ; Ecole Sainte-Anne, Montréal ; Académie des Saints Noms de Jésus et de Marie, Montréal ; Saint-Lin ; Saint-Roch de l'Achigan ; Saint-Barthélemi ; L'Epiphanie.

Province de Longueuil.

Longueuil, Belœil, Saint-Timothée, Saint-Hilaire, Beauharnois, Verchères, Saint-Louis de Gonzague, Valleyfield, Ecole du Saint-Nom de Jésus, Valleyfield ; Ecole du Saint-Nom de Marie, Valleyfield : Waterloo, Ecole du Sacré-Cœur, Waterloo.

Province d'Ontario.

Windsor, Amherstburg, Sarnia, Ecole paroissiale, Sarnia ; Ecole Saint-Joachim, Détroit, Michigan ; Ecole Sainte-Anne, Détroit, Michigan.

Province de Manitoba.

Winnipeg, Ecole de l'Immaculée-Conception, Winnipeg ; Ecole des Saints Anges, Winnipeg ; Saint-Pierre-Jolys, Ecole de Saint-Jean-Baptiste.

Province de New-York.

Schenectady, N.-Y. ; Rome, N.-Y. ; Ecole paroissiale, Rome, N.-Y. ; Key West, Fla. ; Ecole Saint-Joseph, Key West, Fla. ; Ecole Saint-François-Xavier, Key West, Fla. ; Albany, N.-Y. ; Tampa, Fla. ; Ecole Saint-Pierre-Claver, Tampa, Fla.

Province de la Californie.

Oakland, Cal. ; Ecole Sainte-Marie, Oakland ; Ecole Saint-Laurent, Oakland ; Ecole Saint-François de Sales, Oakland ; San Francisco, Ecole Sainte-Rose, San Francisco ; Ramona.

Province de l'Orégon.

Portland, Portland East, Saint-Paul, Salem, Les Dalles, Jacksonville, Seattle, Wash. ; Ecole du Sacré-Cœur, Seattle ; Spokane, Wash. ; Ecole de Notre-Dame de Lourdes, Spokane.

A ces maisons il faut ajouter la procure, à Montréal, une maison de campagne à Beauharnois, et une ferme à Outremont.

Ces trois établissements dépendent directement de la maison-mère.



TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE 3

I. — Les origines de l'institut. — Un demi-siècle après. — Messe d'actions de grâces à Longueuil. — Sermon et séance au couvent. — Fête à Hochelaga 5

II. — Aux élèves de langue anglaise. — Un article de journal. — Historique de l'institut. 25

III. — La congrégation des Enfants de Marie. — Organisation des fêtes jubilaires. — Formation d'un comité. — Circulaire aux anciennes élèves. — Réponses. — Lettres de l'épiscopat, du clergé et des communautés religieuses. — Arrivée des sœurs des missions. 31

IV. — Messe pontificale. — Sermon de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. — Dîner. — Salut du très saint Sacrement. — La soirée. . 63

V. — La famille au complet. — Impressions d'une ancienne élève. — Allocution de M. le chanoine Bruchési. — Dialogue : *Une fête jubilaire*. 80

VI. — Service funèbre. — Bénédiction apostolique. — La *Semaine Religieuse* de Montréal. 120

VII. — Clôture de l'année jubilaire. — Le 8 décembre 1895 au couvent d'Hochelaga. — Allocution de M. l'abbé Dubuc. 125

APPENDICE

I. — Archevêques, évêques, prêtres et religieux présents aux fêtes jubilaires. 129

II. — Anciennes élèves présentes à la fête du 18 juillet. 135

III. — Elèves qui ont terminé leur cours au pensionnat d'Hochelaga. 139

IV. — L'institut des Saints Noms de Jésus et de Marie en 1896. 144

